

# La revue catholique des idées et des faits

## SOMMAIRE

Le Socialisme et l'Idée  
L'Église et la civilisation au Moyen âge  
Les Conséquences de la faute  
En quelques lignes...  
Le Drame éthiopien  
Philosophie de l'impressionnisme  
En sortant du Planetarium...  
Les premières relations diplomatiques entre la Belgique et la Turquie

Max LAMBERTY  
Lucien CERFAUX  
Hilaire BELLOC  
\* \* \*  
Henry de MONFREID  
Marcel DE CORTE  
Edgard HEUCHAMPS  
Henri LAMBOTTE

Les idées et les faits : Chronique des idées : Comment réaliser la corporation?, Mgr J. Schyrgens.

## Le Socialisme et l'Idée<sup>(1)</sup>

### MARX ET LA GUERRE MONDIALE

Avant l'armistice un double courant s'est produit dans le mouvement socialiste :

1<sup>o</sup> L'un exige le respect et l'application des principes marxistes concernant la lutte des classes, sans tenir compte des périls dont sont menacés les États bourgeois;

2<sup>o</sup> L'autre admet qu'il existe des valeurs nationales et que celles-ci fassent partie du cadre dans lequel le socialisme est appelé à se développer selon les possibilités du moment.

Le double courant donnera naissance à deux nouvelles métamorphoses : le *communisme bolchéviste* et le *socialisme démocratique opportuniste*.

### LA TROISIÈME MÉTAMORPHOSE : LE COMMUNISME BOLCHÉVISTE

En se défendant contre les communistes bolchévistes, les socialistes démocratiques leur ont dit à peu près ceci :

« La dictature communiste que vous, bolchévistes, avez établie en 1917 en Russie, après avoir, par la violence, renversé le gouvernement socialiste démocratique de Kérensky, est la négation radicale des principes essentiels du socialisme. Le socialisme entend assurer à chaque individu le droit de libre disposition. Il entend assurer à chaque individu, au moyen des institutions parlementaires, une participation à la conduite des affaires de l'État. Mais vous, vous avez aboli les « droits de l'homme ». En fait vous enseignez que les individus ne sont *pas égaux* et n'ont pas tous droit à la *liberté*. Vous avez instauré exactement ce que le socialisme a voulu primitivement supprimer : la distinction entre les citoyens pourvus de droits et les citoyens privés de droits. Vous prétendez que le dernier acte de la lutte de classe marxiste a commencé : la soumission et l'expropriation des détenteurs des richesses et du pouvoir. Lutte de classe marxiste? Mais votre interprétation est une atteinte aux ensei-

gnements du Maître! Votre dictature est *la dictature d'une minorité!* La soumission et l'expropriation des accapareurs doit, selon Marx, être le dernier acte d'une longue évolution économique au cours de laquelle les prolétaires conscients sont devenus l'immense majorité. Vous, bolchévistes, vous n'avez repris dans la théorie marxiste que le principe de la lutte de classe et celui de la soumission finale des détenteurs de la richesse, et vous avez renié brutalement toutes les conditions économiques complémentaires indiquées par Marx. Votre système est une soumission par les armes non seulement des détenteurs de la richesse, mais même de la majorité du peuple, y compris le prolétariat non-communiste, qui ne vous a confié aucune mission. La doctrine socialiste véritable, qui correspond entièrement à la théorie marxiste doit être le couronnement de la démocratie : la majorité des citoyens égaux en droits imposant la décision, et la minorité se soumettant à la loi de la majorité. Vous, bolchévistes, vous avez cyniquement renversé les termes : une majorité privée de droits est soumise à la volonté d'une minorité privilégiée et gouvernant selon des méthodes dictatoriales... »

Quelque pertinente qu'ait été l'argumentation socialiste, il est impossible de voir dans le communisme bolchéviste une négation radicale du socialisme.

De quoi se compose le socialisme, en réalité? Des trois principes contradictoires que nous venons de mettre en lumière, des trois personnages principaux du drame :

- 1<sup>o</sup> L'autonomie de l'individu;
- 2<sup>o</sup> La classe prolétarienne impérialiste;
- 3<sup>o</sup> L'État omnipotent.

Les bolchévistes n'ont pas cherché ailleurs. Mais ils ont trouvé une solution là où le socialisme démocratique est resté en défaut : ils ont établi une hiérarchie entre les trois notions essentielles. Ils ont mis de l'ordre là où régnait la contradiction. Ils ont déterminé lequel des trois termes devait précéder les deux autres et lequel devait être sacrifié. Ils ont résolu la contradiction entre l'individu autonome et l'État omnipotent en renonçant à l'autonomie de l'individu. Ils ont résolu la contradiction entre

(1) Voir la Revue du 9 août 1935.

la classe prolétarienne impérialiste et l'État omnipotent en identifiant la classe impérialiste et l'État omnipotent.

Le communisme bolchéviste n'est donc pas un étranger vis-à-vis du socialisme. Il en est une métamorphose. L'étude des idées le démontre clairement. Le communisme a modifié simplement l'ordre des termes dans la formule socialiste. Il n'en a pas trouvé de nouveaux.

Pourquoi la hiérarchie dans les termes fondamentaux du socialisme a-t-elle été introduite si tardivement? Et pourquoi en Russie? Simplement parce qu'en Russie, en 1917, les idées socialistes purent être confrontées avec les données de la réalité vivante. Parce que ces données démontrèrent brutalement que la formule n'était pas viable si elle ne sortait de ses contradictions. Si Lénine n'était pas parvenu à mettre de l'ordre dans l'ancienne construction idéologique, celle-ci aurait rejoint nécessairement la catégorie des idées considérées comme absurdes et fausses. Ainsi l'eût voulu inévitablement l'esprit qui cherche à atteindre et à réaliser l'idée vraie et repousse l'idée fausse.

#### LA QUATRIÈME MÉTAMORPHOSE : LE SOCIALISME OPPORTUNISTE

« Droits de l'homme », « Droits du peuple », « Démocratie ». Ces mots d'ordre assurent à l'Entente une victoire prodigieuse. Elle obtient bien plus que l'anéantissement des armées adverses. Elle convertit les peuples ennemis : ses mots d'ordre font des empires et royaumes de l'Europe Centrale autant de républiques démocratiques.

Mais on ne se débarrasse pas de ses mots d'ordre dès qu'on le veut. Ils ont été entendus aussi dans les pays de l'Entente. Et là aussi un courant irrésistible de démocratie se développe. Les peuples de l'Entente ont d'ailleurs entendu d'autres mots d'ordre encore : « Gloire au Soldat! », « Gloire aux Héros! »

Ces mots d'ordre aussi constituent des engagements. Le prestige du soldat qui a été et redevient l'homme du peuple et le travailleur, arrache aux classes dirigeantes ce qui jusqu'alors avait été refusé. L'exemple de la Russie fait réfléchir, d'ailleurs. D'autre part, la guerre a ruiné beaucoup d'idées. Jamais les idées nouvelles n'ont trouvé devant elles un champ aussi vaste et aussi libre.

Dans les Etats démocratiques où le communisme bolchéviste ne triomphe pas, le socialisme devient si puissant qu'il en arrive à prendre en mains le pouvoir, seul ou en collaboration avec d'autres partis.

Nous assistons alors à une nouvelle métamorphose du socialisme.

La caractéristique du nouveau socialisme est que, tout en gouvernant, il néglige de faire un choix entre les trois principes essentiels et contradictoires :

- L'autonomie de l'individu;
- La classe prolétarienne impérialiste;
- L'État omnipotent.

Il se sert simultanément de ces trois principes : tantôt il protège l'individu contre l'État; tantôt il fait appel à l'État contre la liberté de l'individu; tantôt il proclame avec plus d'éclat et d'assurance que de force réelle la volonté de la classe prolétarienne d'établir la « souveraineté du travail ».

Cela doit inévitablement mener à une situation périlleuse : le socialisme est assez puissant pour obtenir de l'État qu'il étende toujours davantage son contrôle à l'égard des personnes et des biens. Il est assez puissant pour maintenir contre le même État l'autonomie de l'individu et l'indépendance de la lutte de classe marxiste.

Lorsqu'un parti de gouvernement a derrière lui une masse qui réclame le maximum d'autonomie individuelle et une classe impérialiste qui entend maintenir sa liberté à l'égard de l'État; lorsque ce parti réclame et obtient de l'État une limitation toujours plus étroite de la liberté des citoyens; lorsque ce parti n'est pas assez fort pour prendre seul le pouvoir; il peut tout juste obtenir assez de demi-mesures pour ne satisfaire personne, mécontenter tout le monde et importuner beaucoup de gens qui ne sont pas parmi les moins influents.

Là où la situation intenable ne conduit pas à des aventures dramatiques, on voit s'établir un *modus vivendi* faisant des concessions qui ne sont qu'apparentes aux revendications issues simultanément des trois principes contradictoires. Le résultat? On voit naître un mouvement ouvrier utilitaire et opportuniste. Au point de vue théorique, rien n'est changé. Au point de vue pratique, la différence entre l'ancien socialisme révolutionnaire et le nouveau socialisme est énorme. On verse du vin nouveau dans de vieilles outres. Tout cela va aboutir à une confusion extrême.

La revendication principale du programme socialiste était, avant et après la guerre : la socialisation des grandes entreprises. Même là où les socialistes démocrates sont assez puissants pour risquer cette socialisation, ils reculent. Gare aux entreprises compliquées de l'industrie moderne! La revendication n'en continue pas moins à figurer aux programmes.

La collaboration des socialistes avec les non-socialistes au sein des pouvoirs publics, le contact quotidien avec la réalité des intérêts nationaux, la propagande auprès des classes moyennes portent directement ou indirectement atteinte aux principes de la lutte de classe. La doctrine marxiste sur la lutte de classe ne subit cependant aucune retouche sur ce point.

Lorsque les socialistes gouvernent seuls ou en collaboration avec des non-socialistes, les ministres socialistes tiennent compte des intérêts moraux, économiques et militaires de la nation et ils les défendent vis-à-vis des autres nations.

Personne ne songe cependant à demander la révision de la doctrine marxiste là où elle se refuse à reconnaître les intérêts nationaux et ne voit en deçà et au delà des frontières que deux groupes d'intérêts : ceux des classes possédantes et ceux du prolétariat.

Les chefs socialistes ne peuvent perdre de vue qu'ils peuvent à tout instant être appelés à gouverner. Donc ils ne peuvent jamais perdre de vue la réalité immédiate, en premier lieu les innombrables problèmes politiques, financiers et économiques issus de la guerre. La vigilance à l'égard de la réalité pratique exclut tout romantisme révolutionnaire. Le romantisme révolutionnaire ne disparaît cependant ni dans les écrits, ni dans les discours.

Pour éviter le danger des compromis gouvernementaux et échapper ainsi aux accusations des communistes, il arrive que les partis socialistes se réfugient dans l'attitude purement négative qui consiste à se refuser par principe à toute collaboration gouvernementale avec des non-socialistes. Mais le refus doit être prudent. Le *non* doit pouvoir devenir un *oui*. C'est pourquoi l'opposition de principe devient une « opposition constructive », qui entend tout améliorer et ne veut dès lors pas tout condamner, qui plaide en faveur du désarmement international, mais admet néanmoins que la nation soit armée. En Belgique on a pu constater que des voix socialistes défendaient à peu près au même moment : le désarmement général, le service de six mois et le refus de service à raison de convictions pacifistes.

Les socialistes démocratiques tirent des circonstances tout ce qu'ils peuvent réaliser de mieux pour les ouvriers et ce qui, par leur formation marxiste, doit retenir avant tout leur attention, dès que l'égalité politique, le droit d'association et la limitation

de la journée de travail sont assurés : des avantages matériels. Ils se préoccupent des salaires, des traitements, des pensions, des assurances sociales, du partage des charges fiscales, de l'assistance aux chômeurs. Ils assurent aux petites gens la part la plus large possible dans le revenu national. Ils sont pratiques et utilitaires. Ils pensent à la réalité concrète. Ils sont « réformistes ». Ils cherchent des réformes pratiques, non des catastrophes révolutionnaires.

Après dix ans de ce régime, il est rare que les socialistes soient encore entièrement d'accord sur les buts et les méthodes du socialisme. Quant aux ouvriers, ils sont habitués à la démocratie politique. Ils deviennent indifférents, surtout là où il est question de problèmes théoriques. Les impatientes et les mauvaises têtes ont passé au communisme.

Les organisations socialistes ont développé leurs installations. A bon droit elles sont fières des magnifiques Maisons du Peuple, de l'organisation bureaucratique et économique parfaite, des journaux, des revues, des librairies, des écoles, des imprimeries, des magasins et des usines coopératives, des cliniques et des maisons de repos et même, dans certains pays, des banques et de la milice de défense ouvrière. Plus d'une fois elles peuvent avec raison se considérer comme « un Etat dans l'Etat ».

Ce socialisme pratique, positiviste, opportuniste, vit pour le réel et non pour l'irréel. Il vit pour le présent et non pour l'avenir. Il surveille le nombre de membres et le chiffre d'affaires de ses organisations. Il ne ressemble ni à celui d'avant la guerre, ni au communisme bolchéviste. C'est un socialisme qu'on ignorait autrefois, un socialisme qui dispose de vastes richesses, bien gérées, mais dont les idées ont atteint un degré extraordinaire de confusion. C'est un homme d'affaires et un conservateur qui abandonne les rêves à la jeunesse.

La quatrième métamorphose n'était pas moins curieuse que les précédentes : Jérémie Bentham, l'utilitariste si peu révolutionnaire du début du XIX<sup>e</sup> siècle, l'homme du « plus grand plaisir pour le plus grand nombre », était sorti de son tombeau et s'était installé dans les sièges de Marx et de Jean-Jacques Rousseau. Au cours de son équipée il avait perdu sa carte d'identité en même temps que le souvenir de Rousseau. Sans que personne y prit garde, il s'était installé dans les Maisons du Peuple socialistes. Il y avait adopté le nom, les papiers et les mœurs de Marx, — les mœurs amendées par de Man, — et tous les assistants avaient fini par se figurer, comme lui-même d'ailleurs, qu'il était réellement Marx.

#### LA RÉACTION ANTISOCIALISTE

C'est alors que s'élança contre les partis socialistes une masse hurlante d'anciens et de nouveaux adversaires. Ils accusaient les partis socialistes d'avoir escroqué des avantages matériels exorbitants au profit d'une seule « classe privilégiée », aux frais des autres classes et au détriment de la prospérité et de l'avenir du pays.

Les charges publiques résultant de la prévoyance sociale étaient moins élevées que l'intérêt des dettes de guerre et le coût des armées. Et le développement de la bureaucratie résultant de l'application des lois sociales était plus désagréable par la multiplication des formalités, que coûteux. D'ailleurs, la situation matérielle des classes possédantes était plutôt favorable pendant les premières années qui suivirent la guerre.

Pourquoi une telle aversion chez les classes dirigeantes à l'égard du socialisme? Parce qu'elles avaient découvert une disproportion entre ce que la classe ouvrière avait pu conquérir et ce qu'elle leur paraissait mériter. La « révolution de droite »

s'explique comme les autres bien moins par l'interprétation matérialiste de l'histoire que par la position des idées et leur action réciproque.

En Belgique, la bourgeoisie a pu admettre sans broncher, même lorsque la crise mondiale se faisait déjà sentir, que presque tous les officiers supérieurs de l'armée active cumulent un traitement d'activité et une pension d'invalidité. Mais elle suivait avec satisfaction dans ses journaux la campagne entamée contre les abus réels ou imaginaires en matière d'indemnités de chômage, de pensions de vieillesse et d'exonération fiscale au profit des petits revenus.

Au fond, il ne s'agit pas des dépenses que fait l'Etat, ni même des abus. Il s'agit simplement de savoir *qui* est le bénéficiaire de la dépense. Si le bénéficiaire ne jouit pas d'une réputation irréprochable, la moindre intervention en sa faveur est un outrage au droit et à la morale.

Le contribuable défend bien moins sa propriété que la manière dont il conçoit la société, c'est-à-dire *l'idée* qu'il en a. Il refusera une légère dépense au profit des ouvriers s'il ne voit en eux-ci que des êtres grossiers, ignorants et paresseux. Il acceptera au contraire une dépense beaucoup plus lourde si l'intéressé a mérité son estime ou son admiration. Il s'est montré généreux à l'égard des soldats et des invalides de la guerre. Il admet que l'Etat intervienne en faveur des victimes de grandes catastrophes. Il permettra au besoin que l'Etat se montre généreux à l'égard de certains membres des classes dirigeantes, même là où il ne s'agit pas simplement de les assister, mais de leur permettre de conserver leur rang social. Pourquoi? Parce qu'il attribue aux classes dirigeantes de la distinction, du savoir-vivre et de la culture.

La lutte de classe marxiste n'était pas étrangère à l'idée qu'une partie des classes possédantes se faisait de l'homme du peuple, après la guerre. Trop souvent elle avait donné au prolétaire le masque agressif du fauve qui tâche d'arracher au bourgeois ce qu'il convoite, sans autre justification que l'appétit sauvage d'un être sans raison.

Pas de justification! Pas d'arguments! Voilà en réalité où il faut chercher l'explication de l'aversion que le socialisme inspirait à la bourgeoisie. Le bourgeois détestait dans le marxisme non pas le désir de mieux vivre, mais bien le manque d'arguments.

Les revendications socialistes furent combattues d'autant plus énergiquement qu'elles étaient présentées d'une façon moins convaincante. Et elles devaient être de moins en moins convaincantes à mesure que les idées qui devaient fournir la justification portaient de plus en plus les stigmates de l'idée fautive : la confusion et la contradiction.

#### LES AMIS D'UNE FORMULE CADUQUE

Dans l'entre-temps, le socialisme opportuniste continuait à compter des millions de membres dans ses organisations et à obtenir des millions de voix à chaque élection, même en Allemagne, à la veille de l'effondrement total.

Ces millions d'électeurs socialistes étaient-ils des millions d'adhérents convaincus? Est-ce que chaque bulletin de vote impliquait l'adhésion à l'idée socialiste devenue confuse? Les événements d'Italie, d'Allemagne et d'Autriche ont donné la réponse : les électeurs socialistes n'étaient pas des défenseurs d'une idée dans laquelle ils voyaient une vérité absolue et nécessaire. Ils étaient les *clients d'un avocat*. Ils préféraient donner leur voix à l'avocat socialiste, qui prenait en tout état de cause la défense des besoins quotidiens des petites gens et demandait toujours le montant maximum pour leurs indemnités et pensions.

Les électeurs socialistes étaient des alliés et des intéressés, non les apôtres d'une vérité sacrée.

Lorsque, un jour, dans certain pays, l'avocat fut trouvé assassiné dans sa demeure dévastée, une poignée de convaincus seulement, en réalité c'étaient ses proches, se sont promis de le venger et de risquer leur vie pour cette vengeance. La grande majorité des clients chercha tant bien que mal un autre avocat pour ses besoins quotidiens.

LA CINQUIÈME ET LA SIXIÈME MÉTAMORPHOSE :  
LE FASCISME ITALIEN  
ET LE SOCIALISME NATIONALISTE ALLEMAND

Ce n'est pas sans hésitation que nous rapprochons le fascisme et le « national-socialisme » du socialisme proprement dit. Ni le fascisme de Mussolini, ni le national-socialisme de Hitler, ni le socialisme proprement dit ne voudront se considérer comme parents. Et cependant le fascisme et le national-socialisme ne peuvent être bien compris que si on admet leur parenté avec le socialisme.

Pour étayer notre thèse, nous n'entendons pas nous baser sur le fait que tant de fascistes et de nationaux-socialistes sont sortis des rangs du socialisme marxiste. Ni sur le fait que Mussolini et Hitler ont déclaré vouloir être ou rester socialistes. Ni encore sur le fait que le national-socialisme a même conservé le terme « socialiste » dans l'appellation de son mouvement. Mais bien sur cette circonstance que les systèmes fasciste et national-socialiste sont nés dans le cadre des trois principes fondamentaux du socialisme :

- L'autonomie de l'individu;
- La classe prolétarienne impérialiste;
- L'État investi de droits et de pouvoirs illimités.

Cette formule algébrique aux termes contradictoires, dont le socialisme démocratique n'a pas trouvé l'équation, n'a pas seulement déterminé la naissance du communisme, mais aussi celle du fascisme et du national-socialisme.

Le fascisme et le national-socialisme ne sont pas sortis du cadre de ces trois principes essentiels. Ils ont fait ce que fit le communisme bolchéviste : ils ont trouvé, en dehors du socialisme et contre lui, une solution du problème que ce dernier n'était pas parvenu à résoudre. De même que le communisme, ils ont établi une hiérarchie entre les trois termes de la formule. De même que le communisme, ils ont renoncé à l'autonomie de l'individu. Toutefois, ils n'ont pas, comme le communisme, placé une classe impérialiste au sommet de la hiérarchie, mais bien l'État investi de droits et de pouvoirs illimités.

Ce qu'il y a de vraiment neuf dans le fascisme et le national-socialisme ne concerne que le contenu et la mission de cet État omnipotent.

Ici ils s'éloignent de la conception socialiste de l'État. Pas assez cependant pour qu'un examen attentif ne nous permette pas de constater que l'inspiration socialiste, fasciste et nationale-socialiste est venue de la même source.

L'État socialiste a des droits et des pouvoirs illimités, tant au point de vue politique qu'économique. Cette omnipotence englobe le droit de propriété à l'égard des moyens de la production.

L'État fasciste et national-socialiste maintient la propriété privée, même celle des rouages essentiels de la production et des échanges. Il se réserve néanmoins un *droit d'intervention illimité* à l'égard de l'économie.

La différence entre les deux conceptions n'est pas énorme. Par contre, leur ressemblance est frappante.

Il y a plus. La société socialiste est une société sans classes. Une même *solidarité* unit les membres égaux de la communauté. « Tous pour un, un pour tous. »

La société fasciste et nationale-socialiste est celle que nous connaissons actuellement dans la plupart des pays civilisés, avec sa propriété privée, avec ses classes possédantes et ses classes privées de propriété. Mais cette société n'est pas celle de la démocratie libérale et individualiste, avec ses citoyens politiquement et économiquement autonomes. Elle est une société *organique*.

La *solidarité*, essentielle dans la conception socialiste de la société, se retrouve dans les systèmes fasciste et national-socialiste sur un nouveau plan : celui de la nation ou de la race. La société *solidaire* des individus égaux en droit, qui d'après le socialisme doit s'étendre à l'humanité entière, devient dans le fascisme la société *solidaire* des membres d'une même nation, conçue comme une personne indivisible.

La ressemblance entre le socialisme, le communisme, le fascisme et le national-socialisme, bien plus : le lien entre ces divers courants et le libéralisme qui les a précédés, se trouve encore plus nettement mis en lumière si l'on descend au tréfonds des idées d'où est issue la société actuelle.

C'est dans les idées directrices de la philosophie moderne que l'on doit nécessairement retrouver le point de départ du libéralisme, ainsi que du marxisme, du fascisme et du national-socialisme.

Le point de vue semble contradictoire, puisque ces diverses tendances se combattent énergiquement, puisque Mussolini et Hitler sont aussi nationalistes que le marxisme est internationaliste, puisque le libéralisme est aussi individualiste que les autres courants sont anti-individualistes.

Et cependant ! Tous ces courants portent incontestablement les traces d'une même ascendance. De même que le poids de l'hérédité apparaît plus clairement lorsque l'organisme est malade, de même aussi les origines des courants divers qui se partagent l'Europe, apparaissent avec le plus de netteté dans les crises qu'ils traversent périodiquement.

Le mal dont tous ont souffert et dont tous sont constamment menacés, c'est la déviation caractéristique de la philosophie moderne : *le particularisme*.

Tous ces courants n'ont-ils pas pris comme point de départ et comme but ultime soit l'individu, soit la classe sociale, soit l'État, soit la nation, soit la race ?

N'ont-ils pas tous détaché un fragment de l'univers qu'ils ont ensuite trouvé intéressant pour lui-même et qu'ils ont finalement pris comme axe et comme base de leur conception du monde ?

N'ont-ils pas pris une partie de l'univers pour le tout, en la divinisant ensuite ?

Une partie de l'univers ? Ce fut plutôt une partie de la *nature* limitée dans le temps et l'espace. Et c'est là encore un indice de la parenté avec la philosophie moderne et le culte de la nature qu'elle instaura dès ses débuts.

Les divers mouvements ne sont d'accord sur rien ou à peu près rien. Mais des frères ennemis ne cessent pas d'être des frères, des enfants issus des mêmes parents, que l'on ne comprend et que l'on ne situe bien que lorsqu'on a contrôlé la fiche de leur ascendance.

LA SEPTIÈME MÉTAMORPHOSE :  
LE RETOUR AUX ORIGINES LIBÉRALES

Marx a prédit la concentration de l'économie. Il a prédit que cette concentration priverait de leur indépendance économique les petits industriels et les petits commerçants. Il a prédit

que la décadence des classes moyennes développerait automatiquement chez elles les idées du prolétariat. Il a prédit que les masses populaires de tous les pays, réduites à la misère, passeraient au socialisme.

La prophétie marxiste de l'unanimité inévitable des classes réduites à la misère ne s'est pas réalisée. La misère des classes moyennes n'a pu sympathiser avec la misère des prolétaires marxistes. Les idées ne l'ont pas permis. Ce n'est pas la misère qui décide de l'attitude de l'esprit, mais bien l'idée que les miséreux se font de la société.

Le socialisme démocratique est resté une minorité après la guerre. Il a obtenu l'adhésion de beaucoup d'ouvriers, sans cependant les convaincre tous. Les tentatives faites pour absorber les classes moyennes déchuées ont toutes échoué. Les classes moyennes ont progressivement pris place dans les rangs du fascisme et du national-socialisme. Elles n'aimaient ni le marxisme, ni le prolétariat. Or le socialisme était à la fois marxiste et prolétarien.

Le socialisme était resté officiellement marxiste, malgré les multiples déviations de la doctrine.

Il était resté aussi prolétarien. Souvent l'appellation des partis socialistes — comme celle de l'Internationale elle-même d'ailleurs — rappelait et rappelle encore que le parti socialiste est un « parti ouvrier ».

La crise économique qui commence dix ans après la guerre jette brusquement une vive lumière sur les maux qu'engendre le darwinisme capitaliste. Normalement elle devrait assurer le triomphe rapide de la doctrine socialiste.

Mais, est-ce que les socialistes démocratiques ont encore une doctrine? Après plusieurs années de crise économique, leur préoccupation principale se rapporte à l'indemnité accordée par les pouvoirs publics aux chômeurs.

Lorsque, au cours de l'année 1933, la victoire du national-socialisme allemand a fait du socialisme démocratique une spécialité à peu près exclusive des pays qui bordent la mer du Nord, les premiers signes d'une nouvelle métamorphose se font jour.

Henri de Man est son porte-parole le plus autorisé. Le « Plan du Travail », qu'il élabore pour les socialistes belges au cours de l'automne 1933 et qui devient un modèle pour tous les pays où le socialisme démocratique a survécu, est une combinaison de formules traditionnellement socialistes et de formules libérales, d'économie dirigée et d'économie libre : il prévoit la nationalisation du crédit et des industries-clefs, c'est-à-dire la substitution du monopole d'Etat au monopole privé. Il reconnaît aussi, en s'éloignant ici considérablement de Marx, le droit à la protection et à l'assistance pour les petites entreprises, là où elles ont conservé l'existence et la liberté.

Quoi qu'en disent certains, ce « planisme » socialiste renonce au marxisme, sinon en principe, tout au moins en fait. Il exclut du socialisme l'élément principal que le marxisme y avait introduit : la classe prolétarienne impérialiste, possédée du désir de gouverner la totalité des hommes et des biens.

L'« économie planée » socialiste est une espèce de socialisme non-marxiste et non-prolétarien. C'est un socialisme nouveau qui rappelle étrangement l'esprit d'où est issu le socialisme primitif : il pense bien plus à l'autonomie de l'individu qu'à la classe prolétarienne et à l'Etat omnipotent. Il règle à sa façon la hiérarchie des trois termes fondamentaux du socialisme. Il trouve la solution dans un mélange de socialisme et de libéralisme. Il est une sorte de socialisme libéral et non-marxiste.

Si l'on n'y rencontrait la nationalisation du crédit et des industries-clefs, on songerait immédiatement à Roosevelt, c'est-à-dire à l'économie dirigée par l'Etat en vue de la protection de

la liberté individuelle contre les monopoles privés, ou : l'intervention de l'Etat pour la sauvegarde du libéralisme.

#### LE RAISONNEMENT CONTINU

Le socialisme ayant conquis, au lendemain de la guerre, assez d'adhérents pour exercer une forte influence sur l'orientation des Etats, un certain nombre de peuples ont à leur disposition le moyen qui va leur permettre de distinguer l'imperfection du rébus aux trois termes contradictoires. Les principes socialistes, transportés dans la réalité par la masse considérable de leurs partisans, vont pouvoir être mis à l'épreuve. La contradiction que les socialistes n'ont pas aperçue, les peuples vont la découvrir à travers le prisme de la réalité courante.

Le malaise suit immédiatement. Bientôt commence le processus de dissociation qui produit le socialisme opportuniste, le communisme, le fascisme, le national-socialisme, la lutte pour ou contre la démocratie, mère de la liberté individuelle, c'est-à-dire la lutte pour ou contre l'un des termes essentiels de la formule socialiste.

La lutte se poursuit dans le cadre des trois principes contradictoires de cette formule : l'Individu, la Classe ou l'Etat? C'est une lutte dans le domaine des idées, un effort de pensée, un raisonnement pour établir ce qu'il faut considérer comme l'idée vraie et ce qui doit être rejeté comme idée fausse.

Les faits proprement dits n'ont pas de valeur absolue à l'égard de cet effort de pensée. Ils ne prescrivent pas. Ils n'imposent pas. Ils n'entraînent pas nécessairement les convictions. Ils sont tout aussi souvent niés que reconnus. On les rejette tout aussi bien qu'on les admet. *Ils font réfléchir*. Une nouvelle orientation, un nouveau courant, un nouveau mouvement ne se produisent que lorsque les hommes ont réfléchi sur la validité d'une idée.

Le communisme, le fascisme, le national-socialisme, le nouveau planisme socialiste sont et restent indissolublement liés à la force créatrice et à l'imagination de quelques hommes, d'ailleurs peu nombreux, qui, à la fois par la richesse et l'orientation de leurs idées, disposent de cent voies différentes, alors qu'ils se trouvent devant des faits sensiblement identiques. Leur orientation, ils ne la choisissent pas parce que les faits l'exigent, mais parce que leur conception de l'idée vraie le leur commande.

Il y a moins de variété et moins de richesse dans les faits que dans les idées. C'est pour cette raison qu'un Lénine, un Mussolini, un Hitler, un Roosevelt ne défendent pas les mêmes solutions, même là où les situations sont peu ou pas différentes.

Le rôle décisif de l'idée apparaît encore nettement à la lumière de cette simple question : Pourquoi les hommes n'ont-ils pas, au début de la crise économique, cherché leur salut dans la prière?

Les classes moyennes déchuées et les ouvriers chômeurs ont exigé l'intervention de l'Etat. Au Moyen âge ils auraient, au comble de l'angoisse, invoqué la toute-puissance de Dieu.

Après deux siècles de philosophie réaliste et naturaliste, des millions d'hommes devaient songer avant tout à la vie terrestre et non pas à l'au-delà. Après un siècle d'action socialiste en faveur de solutions socialistes, des millions d'hommes devaient songer plutôt à l'intervention de l'Etat qu'à la libre soumission à la volonté de Dieu.

Les mouvements sociaux sont en réalité des mouvements dans le domaine des idées, un raisonnement, un effort de pensée.

L'évolution du socialisme nous le démontre par un exemple vraiment unique.

MAX LAMBERTY.

## L'Eglise et la Civilisation au Moyen âge<sup>(1)</sup>

*Cet article de M. le professeur Cerfaux remplace celui du vicomte Davignon annoncé sur la couverture et qui, alors que cette dernière était déjà imprimée, n'a pu paraître.*

Nous escomptions, grâce à l'histoire, nous évader des préoccupations d'aujourd'hui et nous n'avons pu nous en distraire un seul instant en lisant le volume de la Bibliothèque historique où Gustave Schnürer explique les tâches de l'Eglise du IX<sup>e</sup> au XIII<sup>e</sup> siècle.

Sans aucun doute, le savant professeur de Fribourg avait conscience d'insinuer des leçons à l'usage des hommes politiques. Elles dépassent malheureusement les politiciens. Ce n'est pas une raison pour ne point nous y arrêter.

L'Eglise d'aujourd'hui reprendra-t-elle bientôt son rôle d'éducatrice? Au siècle dernier, on pouvait, se leurrant de bonne foi, s'imaginer que sa tâche était finie pour toujours en face d'une humanité définitivement émancipée. Aujourd'hui, il crève les yeux que tout est à recommencer et que notre civilisation européenne est une escroquerie. La pâte ne manque pas où puisse utilement encore tomber le levain dont a parlé Notre-Seigneur; elle est même joliment rassise, bien qu'elle persiste à se dérober à l'influence chrétienne.

Le rare mérite du livre que nous allons rapidement présenter à nos lecteurs consiste dans son objectivité. Les leçons, si leçons il y a, sortent des faits. Il n'y a que des faits, des faits accumulés sans répit au cours de huit cents pages. La synthèse ne voile jamais les documents sur lesquels elle repose; on feuillette sans trêve des archives, on visite des cloîtres, on entend les papes, les rois, les religieux, les manants, on analyse tous les essais littéraires de l'époque.

Il se fait ainsi, évidemment, que les appréciations sont très nuancées. Les résumer et exposer en outre le contenu de l'ouvrage constitue un travail insipide, on a l'air d'écrire des pages de manuel. Est-ce du travail absolument perdu? Il n'est peut-être pas mauvais d'entendre encore une fois, de la bouche d'un spécialiste, la réhabilitation du Moyen âge.

\* \* \*

L'ouvrage, avons-nous dit, embrasse cinq siècles. On les divise en deux périodes. La première (IX<sup>e</sup>-XI<sup>e</sup> siècle) nous fait assister au déclin d'une utopie. Les siècles précédents avaient vu la vigoureuse unification de l'Occident par Charlemagne. Le rêve d'une civilisation chrétienne sombrait avec la décadence de l'empire unitaire. Car on avait établi l'équation : civilisation, empire romain christianisé, empire de Charlemagne. En réalité, l'Europe évoluait vers des nationalismes distincts, qui, chacun à leur manière, devaient incarner une même civilisation chrétienne. On ne voyait pas nettement cette évolution. On peut ajouter que le rêve conservait du moins l'idée de l'unité de la civilisation. De cette idée, personne ne songeait à s'écarter. La civilisation, était-ce autre chose que l'idéal de justice, de prière, de sagesse — traduit dans les livres et les cathédrales, dans la science et l'art — qui avait été révélé, une fois et une fois pour toutes, par le Christ et que son Eglise gardait?

Cependant, la féodalité, qui ne manquait d'ailleurs pas de beaux côtés, ressemblait souvent à l'anarchie. De grossières croyances populaires persistaient, renforcées quelquefois par un christianisme mal entendu : jugements de Dieu, superstitions, diableries et sorcelleries, des bénédictions et conjurations, idolâtrie des reliques. La situation des évêchés était déplorable, celle des monastères était encore plus critique. Ajoutez au

(1) GUSTAVE SCHNÜRER, *L'Eglise et la Civilisation au Moyen âge*, II. Traduction française de G. CASTELLA (Bibliothèque historique). Paris, Payot, 1935. Prix : 50 francs.

tableau les invasions des Normands, des Sarrasins et enfin des Hongrois.

La France et l'Italie souffrirent plus que les autres provinces de la chrétienté. Mais c'est là aussi que le désordre extrême engendra le remède.

Là commença la réforme intérieure de l'Eglise. Ce fut avant tout l'œuvre de Cluny, marquée par un profond renouvellement intérieur, pendant que les énergies prêtes à s'élancer se bandaient vers Rome. L'Eglise les aurait à sa disposition dès qu'elle prendrait elle-même la direction des esprits, et ainsi restait sauve l'unité du monde chrétien. La réforme du clergé suivit. La simonie et le mariage des prêtres furent stigmatisés par la hiérarchie, se réformant elle-même. Le niveau moral des évêques et des prêtres se releva sensiblement. Lentement aussi s'approfondissait une vie religieuse en dehors des couvents et des gens d'église. La féodalité se christianise. La voix des moines condamne les abus d'autorité des seigneurs, la trêve de Dieu adoucit les mœurs, les drames liturgiques éduquent les masses.

\* \* \*

Tout s'apprêtait ainsi pour la magnifique explosion de civilisation des XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles.

Cette fois, dans le jeu compliqué des tendances vers le haut et des dégradations morales, ce sont les premières qui l'emportent nettement. La papauté s'était lamentablement comportée au X<sup>e</sup> siècle. Maintenant, elle reprenait conscience du rôle qui lui est dévolu. « Aucune autre période du Moyen âge, écrit l'auteur, ne semble présenter une telle cohérence. » Cette cohérence s'établit sous le signe de la papauté. Tous les regards sont tournés vers Rome quand celle-ci donne le signal des croisades; et à partir de ce moment, Rome dirige tout. « La papauté exerçait son autorité dans tous les domaines; c'était une conséquence de la direction des croisades. Pour pouvoir les réaliser, les princes de l'Occident devaient conclure la paix, réunir de grosses sommes d'argent et les mettre à la disposition des croisés. Ainsi incombait aux papes la tâche d'imposer et de soutenir la paix et ils reçurent le pouvoir, non seulement de réunir l'argent, mais encore de le répartir. Tout le monde se dirigeait vers Rome pour y demander des permissions, des confirmations, des dispenses, des pleins pouvoirs et des arbitrages. Les couvents et les ordres cherchaient à affirmer leur indépendance en se soumettant directement à Rome; ils aboutissaient ainsi à l'exemption du pouvoir épiscopal. Il est vrai que les mouvements qui étendaient l'autorité de Rome avaient commencé, pour la plupart, dans la période précédente. Mais cette autorité gagna de nouveaux domaines. En premier lieu, elle s'étendait au domaine intellectuel, car c'est alors que naquirent les Universités, redevables de leurs développements surtout à la papauté. Les institutions et les confréries de charité qui surgissaient en abondance, se tournaient de même vers Rome pour recevoir des encouragements et des recommandations. Tout le monde travaillait dans l'esprit de l'Eglise et sous sa direction et, dans les difficultés, on sollicitait de Rome une intervention et une décision? »

Cela ira si loin qu'Innocent III distribue les couronnes d'Occident et que l'on est bien près de reconnaître le Pape comme Souverain temporel suprême. L'Eglise ne sera plus jamais, à ce point, à la tête de la société occidentale. Devant nos yeux se succèdent alors les triomphes bien connus : les croisades, le début des ordres mendiants et surtout le mouvement franciscain — que l'auteur remet admirablement dans son cadre historique — la fondation des premières universités, l'apparition de la scolastique, l'activité sociale et charitable. Et comme preuve tangible de l'enthousiasme qui soulève la chrétienté, la création du style gothique. Quiconque a vu et compris Chartres est immunisé contre le dédain des valeurs spirituelles et artistiques du Moyen âge. Pourtant nos impressions, comparées à celles des artistes qui concurent les cathédrales et du peuple dont elles traduisaient l'idéal religieux sont bien faibles, et en tonalité mineure. Les hommes du Moyen âge, pour les louer, s'élevaient naturellement à la poésie : « La cathédrale de Strasbourg, écrivait l'évêque Conrad III, dans une lettre d'indulgence de 1275, s'élève comme les fleurs de mai dans leur infinie magnificence, attirant toujours plus haut vers le Ciel les regards de ceux qui la contemplent, et remplissant leur cœur de suaves délices ».

Le mouvement vers la pauvreté, qu'exprime le succès des ordres mendiants et particulièrement le mouvement franciscain, s'il est la gloire de ces siècles de foi, les blâme indirectement. L'élan vers Dieu, matérialisé dans les cathédrales gothiques, réalisé par les Croisés aux cris de *Deus le volt*, cet élan est sublimé dans une vie purement religieuse et héroïque. L'amour chevaleresque pour le Christ conduit à son imitation. Mais, en même temps, volontairement ou involontairement, le mouvement souligne une critique. « On comprend facilement que l'éclat extérieur de l'Eglise, toujours croissant, excitât chez des hommes religieux des scrupules et des craintes; on comprend aussi que certains dussent se demander si cet éclat extérieur, dont personne encore ne voyait objectivement le développement historique, était conforme à la vie du Christ et à celle des apôtres, qui devaient servir d'exemple. Celui qui avait l'esprit critique et qui, se laissant entraîner par un mouvement d'opposition, ne pouvait considérer qu'avec amertume les richesses des institutions et des cloîtres, il ne pouvait guère comprendre que le Pape, tel un souverain féodal de plusieurs royaumes, distribuât des couronnes et des Etats, que ses légats levassent et organisassent des armées de croisés, tandis que le luxe et la richesse que répandait en Europe le commerce des villes maritimes de l'Italie, pénétraient et se répandaient dans les évêchés et dans les abbayes ».

\* \* \*

L'idée que nous avons pu éveiller de la valeur d'une pareille synthèse est sans doute bien inadéquate. Nous voudrions qu'on lise le livre. Il constitue, par l'histoire sans artifices, une splendide apologie de l'œuvre de l'Eglise, et il est un acte de confiance dans l'avenir. Le dernier mot de l'auteur sera le nôtre : *Stat crux, dum volvitur orbis*.

LUCIEN CERFAUX,  
Professeur à l'Université de Louvain.

## Les Conséquences de la faute

Les conséquences de la grande faute continuent à se dérouler. Nous l'avons dit ici, tout de suite : une fois l'erreur commise, les effets se développeraient indéfiniment. Pendant quelque temps il eût été possible encore de faire machine arrière. Il semble bien, maintenant, qu'il soit trop tard. D'avoir cédé, en une heure d'égarément, à la menace prussienne, a fait entrer la Grande-Bretagne dans une série de conséquences dont il lui sera de plus en plus difficile de se dégager. Elle s'est mise dans un embarras tel, que tout effort pour en sortir l'empêtre davantage.

A la longue, l'Angleterre aura à subir et à satisfaire les exigences coloniales prussiennes. Très certainement l'Angleterre devra accorder des crédits à la Prusse (à la grande satisfaction de nos banques). Et ce ne sont là que deux domaines où il nous faudra agir pour faire face à la menace que nous avons laissé déchaîner contre nous.

Entre-temps, parmi les effets immédiats que n'importe qui pouvait prévoir comme devant être les premiers à résulter du grand faux calcul, deux sont en pleine action : une nouvelle course aux armements navals et la difficulté croissante qu'éprouve la Grande-Bretagne à trouver du soutien pour sa politique étrangère, en dehors de notre nouvelle entente avec le Reich.

\* \* \*

Quant au premier de ces effets, il est acquis que nous serons obligés d'augmenter considérablement notre budget naval : augmentation inattendue. La prochaine concentration de la force navale française dans le Nord, suite de notre capitulation devant la menace allemande, rendra plus nécessaire encore une augmentation de la flotte anglaise. Il est probable que cette augmentation sera couverte par un emprunt naval. On voit difficilement, d'ailleurs, comment il pourrait en être autrement.

Certes, notre situation fiscale est excellente. Si notre situation économique est très loin, elle, d'être excellente, notre fiscalité est digne d'envie. L'Etat perçoit ses revenus automatiquement et en quantité supérieure à ses besoins immédiats. C'est là le résultat de la falsification de la livre sterling. Il en fut toujours ainsi, au cours de l'histoire, et il en sera toujours ainsi. Une mauvaise monnaie profite d'abord au gouvernement qui l'émet. Le profit continue pendant l'intervalle — plus ou moins long — qui sépare le moment de l'introduction de la mauvaise monnaie et celui où les conséquences s'en font sentir. Il en va de même pour l'individu qui dépense son capital. Dans les premiers temps sa situation est brillante.

Quoi qu'il en soit, que nous ayions à attendre longtemps encore les conséquences de la dévaluation de 1931, ou que nous ayions à subir ces conséquences bientôt sous la forme d'une hausse des prix et d'une demande d'augmentation des salaires, notre situation fiscale anglaise est, *en ce moment*, de premier ordre. Il semblerait, donc, que la Grande-Bretagne soit à même de construire les très nombreux navires de guerre que lui impose sa capitulation devant la Prusse, à l'aide de son revenu. Le budget actuel le permettrait sans nul doute. Il est moins certain qu'il pourrait en être ainsi à la fin d'un long programme de constructions navales. Mais nous pourrions commencer l'exécution d'un tel programme, en 1936 et peut-être en 1937, sans risques de difficultés fiscales. Néanmoins, il est bien plus probable que la défense sera couverte par un grand emprunt naval. La raison principale pour ne pas construire la nouvelle flotte à l'aide de recettes fiscales ordinaires, est d'ordre psychologique. Notre presse officielle anglaise et presque toutes les déclarations officielles, soit de politiciens professionnels, soit de banquiers, ont insisté unanimement sur l'extraordinaire prospérité de l'Angleterre. Les chômeurs sont déclarés officiellement n'être qu'un peu plus de la moitié de ce qu'ils sont en réalité. Jamais on ne mentionne la proportion réelle de la population totale qu'ils représentent. Tout ce qui peut nourrir l'illusion de bien-être et de prospérité est exploité à fond. Or, toute augmentation d'impôts briserait ce très fragile miroir déformant.

Que l'on me comprenne bien ! Il est parfaitement possible d'augmenter la fiscalité anglaise. La Grande-Bretagne possède un pouvoir d'imposition bien plus grand, comparé à notre richesse nationale, que celui de toute autre nation, parce que la grande masse de notre population anglaise n'est pas propriétaire et ne désire pas l'être, et que l'impôt direct tombe sur le riche. Nous pouvons, en Angleterre, saigner davantage les grandes fortunes, qui sont la caractéristique de notre société, sans risquer de les saigner à blanc. Il y a une bonne marge pour un accroissement de l'*income-tax*, une marge plus grande encore pour un accroissement de la *super-tax* et une marge très grande pour un accroissement des droits de succession. Que si nous y étions contraints, nous pourrions même obliger toute grande fortune à payer des droits de succession et empêcher l'évasion généralisée devenue un usage reçu.

Oui, la nouvelle flotte que nous ne pouvons plus ne pas construire le pourrait être à l'aide des impôts ordinaires, mais la première annonce d'une majoration de ces impôts, ferait naître

des doutes quand à la réalité de notre prospérité. Et ce sont précisément de pareils doutes qu'une politique basée sur l'illusion doit éviter à tout prix.

De plus, le moment est extrêmement favorable pour un emprunt. Le capitalisme industriel a détourné de grandes sommes d'argent — bénéfiques inemployés — du pouvoir d'achat refusé à ses esclaves salariés. Il y a tant et plus d'argent qui dort, inactif, et qui serait heureux de recevoir un quelconque intérêt garanti par l'Etat. Les banques ne demandent évidemment pas mieux que le placement de ces fonds, qui irait de pair avec leur propre intérêt dans l'affaire : leurs commissions. La masse du public qui ne paie pas d'impôts (du moins à sa connaissance) applaudira frénétiquement, et le coût annuel en intérêts et amortissements sera, au début, pratiquement négligeable.

Impossible de s'opposer à la construction d'une nouvelle flotte anglaise pour quiconque comprend la gravité de la situation de la Grande-Bretagne, en tant que nation vivant de commerce et de sa puissance navale. S'y opposer serait non seulement antipatriotique, mais déraisonnable. La faute commise en politique étrangère ne peut plus être réparée. Elle rend la nouvelle flotte et une course aux armements navals absolument inévitables.

\* \* \*

L'autre conséquence de la faute, notre isolement international, ne permet pas de fixer aussi clairement la politique anglaise.

L'abandon de la France et de l'Italie — malgré Stresa — nous obligerait, normalement, à chercher une autre alliance pour remplacer le soutien perdu. Mais il n'en est pas d'autre. Personne n'acceptera maintenant un engagement anglais de s'opposer au Reich et à ses agressions. Cependant, nous n'avons pas obtenu le soutien de ce Reich comme prix de notre capitulation devant lui... Et voilà la Grande-Bretagne se retrouvant exactement où elle était...

Il est urgent, pourtant, que nous empêchions la dépendance complète de l'Abyssinie vis-à-vis de l'Italie. Laissons là les grandes théories morales. Pareille hypocrisie est de règle en matière de cette espèce. Le besoin matériel concret est assez manifeste pour nous dispenser de moraliser. Une grande puissance européenne établie sur les hauteurs de l'Abyssinie, commandant l'entrée de la mer Rouge, l'alimentation du Nil, les communications entre nos possessions africaines du Nord et du Sud et se trouvant, armée, le long d'une nouvelle frontière terrestre, transformerait complètement la situation militaire de la Grande-Bretagne, et la transformerait en pire et indéfiniment. Nécessairement, il nous faut tenter l'impossible pour empêcher ou pour modifier pareille éventualité. Nos efforts seront peut-être partiellement couronnés de succès. Le certain est que l'insuffisance de notre succès sera dû à notre « retournement » récent vers l'Allemagne. Conséquence imprévue, certes, mais qui est là, inévitable.

HILAIRE BELLOC.

---

## CATHOLIQUES BELGES

abonnez-vous à

La revue catholique  
des idées et des faits

---

## En quelques lignes...

Où en est la question des Nibelungen?

Les lecteurs de cette *Revue* n'ont sans doute pas oublié l'article où il était question, à propos du Jeu de Russon, de la théorie chère à un de nos compatriotes, M. Henri Grégoire, concernant la patrie des Nibelungen. L'éminent byzantiniste n'a pas désarmé. D'ailleurs, les encouragements les plus sympathiques lui sont venus des quatre coins du monde savant. Et si certains contradicteurs demeurent irréductibles, la plupart — historiens, germanistes, archéologues, hagiographes, linguistes, philologues — se déclarent convaincus, aujourd'hui qu'un complément d'informations a permis à M. Henri Grégoire d'étayer plus solidement encore une thèse qui se présentait déjà avec toutes les apparences de la vérité.

Dans cette question fort complexe des Nibelungen « belges », le problème capital est celui de Hagano-Hagen von Tronege. Quand M. Grégoire invoque la *Vita Evermari*, c'est-à-dire l'hagiographie de ce saint qui figure dans la procession de Russon, il cherche simplement à établir qu'aux environs du XII<sup>e</sup> siècle (date de composition de la *Vita*), les gens de Tongres connaissaient une figure légendaire — *Hacco, crudelis tyrannus* — dont le nom et quelques traits de férocité se retrouvent dans le nom et dans les aventures de Hagano-Hagen von Tronege, personnages du *Waltharius* et des *Nibelungen*.

Or, voici que, poussant plus avant sa botte, M. Grégoire s'efforce de démontrer que ce Hagen serait peut-être le roitelet des Alains, Goar, dont il est aussi fait mention dans le texte du chroniqueur Olympiodore qui a mis notre érudit sur la piste. C'est ce qui s'appelle tirer d'un minimum de lignes le maximum de conclusions. Et l'on comprend que M. Grégoire cite, à propos du fragment d'Olympiodore, le mot fameux de sir Gilbert Murray : « *Plus interpretationis eget quam emendationis.* »

Sans entrer ici dans le détail de la démonstration, qu'il suffise de noter que, pour M. Grégoire, la légende aurait conservé, non point le nom, mais le titre de Goar. Or, ce titre royal en usage chez les peuples de la steppe est connu : c'est celui de Khagan (latin *Chaganus*). D'autre part, la graphie *Chaganus* se confond avec les diverses formes dérivées de la racine germanique *Hagan*. On saisit le rapprochement : Goar, le Khagan des Alains, qui opère dans la cité de Tongres en l'an 411, a dû être appelé le « Chagan » de Tongres, autrement dit Hagen von Tronege.

Sainte-Ode d'Amay

Mais ces jeux d'onomastique comparée paraîtront peut-être bien... byzantins — c'est le cas de le dire — aux sceptiques et aux profanes. On croit qu'ils se laisseront plus facilement toucher par l'identification que tente M. Grégoire : Uote = Ode d'Amay.

Il faut savoir que la mère de Gudrun-Grimhild porte, dans l'épopée des *Nibelungen*, le nom de Uote. Ce nom a-t-il été inventé, comme on le répétait communément? M. Grégoire ne le pense pas. A son sentiment, les aèdes ont dû le puiser dans la tradition mérovingienne et dans les légendes de l'Austrasie. Ce qui revient à dire que la légende des Nibelungen aurait fait à notre patrie un nouvel emprunt.

Mais M. Grégoire va plus loin. Cet emprunt, pourquoi ne pas le situer également dans la cité de Tongres, qui serait ainsi le véritable berceau des Nibelungen?



Uote (Ute), c'est Oda. Mais le nom d'Oda est fameux dans l'hagiographie du diocèse de Tongres. La châsse de sainte Ode, une de nos plus anciennes saintes mérovingiennes, est vénérée depuis plus de treize siècles dans l'église Saint-Georges, à Amay. Une Vie de Sainte Ode, rédigée vers le XII<sup>e</sup> siècle, s'efforce de rattacher la noble Austrasienne à toutes les dynasties, notamment à la mérovingienne et à la carolingienne. Et sans doute, les Bollandistes ont démontré que cette généalogie est fautive et inconciliable avec les données de la chronologie. Il n'en reste pas moins vrai que les dévots de sainte Ode se préoccupaient d'exalter son renom. Mais quelle plus belle consécration que d'introduire un personnage hagiographique dans la poésie héroïque? Certes, l'histoire est garante d'immortalité : l'épopée est caution plus sûre.

La châsse d'Amay est datée (1230-1240). D'autre part, trois des scènes qui sont représentées sur la toiture du sarcophage-reliquaire sont empruntées à la *Vita*. Nous sommes donc en droit de situer celle-ci au XII<sup>e</sup> siècle. Et l'on admettrait que c'est vers la même époque que Oda d'Amay, pourvue par ses hagiographes d'une imposante généalogie royale, prend place dans l'histoire et dans l'épopée.

Il est assez significatif de constater que, vers la même époque précisément, le nom d'*Oda* est donné volontiers — preuve de popularité — aux fillettes de Rhénanie.

#### Retour à l'Histoire

Les thèses de M. Grégoire subiront probablement l'injure du temps. On les rectifiera sur des points de détail. On leur opposera des textes nouveaux. On pourra suggérer d'autres interprétations. Il restera de ce remarquable effort quelque chose : les discussions sur la patrie des Nibelungen auront marqué, dans l'érudition, le retour à l'Histoire.

Et ceci est fort important. Depuis quelques années, les méthodes historiques étaient battues en brèche par de turbulents novateurs groupés dans le sillage d'un Paul Valéry. Comme toutes les doctrines de facilité, le mépris de l'Histoire faisait florès. Mais si nous négligeons cette vaine agitation des snobs et des touche-à-tout, force nous est de ranger, parmi les antihistoriens, les tenants du « bédierisme ». En effet, dans sa thèse sur les légendes épiques, M. Joseph Bédier avait beau s'insurger contre l'école romantique : il n'en savait pas moins les origines historiques de nos chansons de geste. L'importance qu'il accordait aux moines et aux routes de pèlerinage était en raison inverse de la valeur des données de l'histoire.

M. Grégoire n'a pas cru devoir souscrire à la thèse de Bédier. Ses recherches sur l'épopée byzantine l'avaient amené à cette conclusion : que les événements historiques jouaient, à l'égard de la geste, le rôle de « déterminants ». Quand il reconnaît dans les noms de Sigfrid et de Brunhild ceux de Sigebert et de Brunehaut, le savant belge fait retour à l'Histoire. On dit bien « : fait retour ». Car semblable attitude était courante, il y a vingt-cinq ou trente ans. Le mouvement scientifique est fait de ces larges oscillations qui déplacent le pendule, tantôt dans un sens, tantôt dans l'autre. Le danger serait que nous exagérions aujourd'hui la valeur historique des témoignages épiques. Mais, dans l'ensemble, il faut se féliciter de ce retour vers l'Histoire qui signifie aussi un retour au bon sens, trop longtemps compromis par les fantaisies — brillantes, d'ailleurs — de l'imagination créatrice.

#### Le souvenir de Julienne de Cornillon

Au bas du mont qui conduit à un cimetière plein de roses se dresse aujourd'hui le couvent de Cornillon, qui évoque le sou-

venir de Julienne la sainte. On parle de supprimer le passage à niveau qui coupe le Thier menant à ce qui était jadis l'abbaye de Robermont. Ce signe des temps disparu, il sera sans doute plus aisé de revoir, tel qu'il était, ou à peu près, le paysage dans lequel vécut la fondatrice de la Fête-Dieu. Après sept siècles, l'abside et le clocheton attenant à la léproserie où Julienne enfant fut recueillie restent encore debout. Et voici que pour l'édification des profanes, plus encore que pour celle des historiens, l'abbé Denis vient d'écrire la véritable histoire de sainte Julienne de Liège.

Ceux qui parlent volontiers de la culture féminine comme d'une conquête de notre époque seront peut-être surpris d'apprendre qu'en 1197 une petite fille savait lire couramment en latin les œuvres de saint Augustin et de saint Bernard, réciter par cœur plus de vingt sermons sur le *Cantique des cantiques* et comprendre d'un bout à l'autre le Psautier. Aux occupations de l'esprit Julienne joignait d'ailleurs par générosité les besognes champêtres.

Il y a des traits charmants dans cette adolescence déjà marquée pour un grand destin. Le chemin des souffrances, la jeune religieuse de Cornillon l'empruntera, dès le moment où elle acceptera la charge de conduire une communauté où le zèle décline. Comme tous les réformateurs, elle devra subir des avaries sans nombre, des persécutions odieuses et surtout les assauts de ceux que conduit la passion de l'argent et de la propriété. Où chercher un appui, le courage de faire l'œuvre pour laquelle Dieu lui a donné mandat? Dans l'Amour et dans cette petite Hostie qui Le représente tout entier. Eve la recluse, cette autre sainte qui, au même siècle, illustra la Cité Ardente, Isabelle la pieuse béguine de Huy, Jean de Lausanne apporteront à Julienne le soutien et l'amitié dévouée dont elle a besoin.

C'est un humble Frère de Cornillon qui, avec son aide, composera le fameux office du Saint-Sacrement. Pour réussir à instaurer la Fête-Dieu, cette faible femme, que les puissants du jour persécutent et qu'une mauvaise santé tourmente, ira trouver les évêques les plus éloignés, accomplira les pèlerinages les plus extraordinaires. Et pendant ce temps, elle continuera à tenir tête avec une endurance admirable aux prieurs simoniaques, aux prébendiers, aux princes injustes. Elle devra prendre, par une journée d'hiver, le chemin de l'exil, aller d'abbaye en abbaye, pour résider finalement aux environs de Namur, dans un misérable refuge. Durement, mais sûrement, Julienne achètera sa récompense. En 1252 la célébration de la Fête-Dieu devenait obligatoire, mais cela ne dura guère. Au triomphe complet de sa mission Julienne n'assistera pas ici-bas. On l'inhumera à Villers-la-Ville, dans la célèbre abbaye dont le prieur était à l'époque dom Gobert. Ainsi, dans toutes nos provinces wallonnes devait vivre le souvenir de la sainte de Liège. Dans les ruines de nos antiques abbayes on retrouve un peu de son histoire. Cornillon, Robermont, Val-Benoît, Fosses, Salzinnes, Villers : autant de lieux, autant de noms qui méritent une pieuse pensée, à cause de cette sainte vaillante qui les honora. Mais celle qui dota l'Eglise universelle d'une de ses plus belles fêtes n'est pas encore inscrite au calendrier romain. Puisse-t-elle l'être à l'occasion du magnifique jubilé qu'on célébrera l'an prochain!

#### Les vertus de la poésie

Nous savions depuis longtemps que la flûte charrait les serpents et que les gammes fâchaient les chiens. Dans des fermes modèles l'installation de la T. S. F. aurait eu la plus heureuse influence sur la quantité de lait donnée par les vaches.

Mais revenons à plus de poésie. Car la poésie a, comme la musique, un pouvoir de suggestion indéniable. Se basant sur

ce fait, M<sup>lle</sup> Guillet, professeur de psychologie à Paris, n'hésite pas à parler de poéthicothérapie. Elle ne prétend pas du reste avoir inventé un traitement. Il lui suffit de rappeler que les Anciens utilisaient déjà l'influence des syllabes répétées pour apaiser le système nerveux. Dans le *De Re Rustica*, Caton préconise une succession de mots propres à calmer la douleur d'un patient auquel on réduit une luxation ou une fracture. Pythagore, parlant de la vertu des nombres différents, l'applique aux vibrations sonores et aux rythmes. Au Moyen âge les sorciers ont pu, grâce à leur fameux *Abracadabra*, faire prendre pour des miracles des améliorations par persuasion mystérieuse.

Nous avons tous, d'ailleurs, un besoin plus ou moins grand d'euphonie, et cette euphonie nous l'exprimons dans des termes qui ne sont pas nécessairement ceux de nos proches ou de nos éducateurs. Les formes de notre langage correspondent ainsi à des qualités sonores qui nous sont propres, qui font partie de notre tempérament, de notre sensibilité. Au surplus, certaines expressions, certains vocabulaires, bien que parfaitement justes, nous déplaisent, nous irritent, nous gênent. Il y a donc manifestement des antipathies sonores. Le magnétisme de phonétique existe et on n'en a peut-être pas suffisamment tenu compte dans l'étude du langage et de son évolution. Quoi qu'il en soit, M<sup>lle</sup> Guillet croit qu'il s'agit seulement des exigences du système nerveux. Dès lors, elle en déduit la possibilité d'une thérapeutique par les vers, laquelle donnerait des résultats étonnants. Avec des sonorités et des rythmes associés et choisis d'après le mal à traiter, elle prétend avoir rendu l'équilibre à des sujets mélancoliques, anxieux, asthéniques, instables. La poéthicothérapie serait aussi une excellente hygiène à pratiquer par les bien-portants. Et voilà comment les poètes entrèrent, peut-être, quelque jour prochain, à l'Académie de Médecine...

## Le drame éthiopien

M. Henry de Monfreid va publier bientôt, chez Grasset, à Paris, un nouveau livre consacré à cette Ethiopie qu'il étudie depuis vingt-cinq ans. Des bonnes feuilles que les éditeurs ont bien voulu nous communiquer nous détachons d'abord l'exposé de la situation actuelle d'un pays sur lequel le monde entier a les yeux fixés en ce moment. Nous le faisons suivre du récit d'une tentative abyssine dirigée contre la colonie française de la Côte des Somalis au début de 1933.

En mai 1934, j'ai également cédé à l'appel de ma nostalgie, sous prétexte d'aller voir ce qui se passait en Arabie pendant la guerre entre Ibn Seoud et l'Iman Yaya, souverain du Yémen. J'ai déjà dit que cette guerre aurait pour conséquence la fin de l'autonomie éthiopienne. Je résume en deux mots :

L'Italie, depuis 1912, s'intéressait au Yémen. Malgré le peu de goût des Yéménites pour ce zèle civilisateur, elle persista. A coups de lourds sacrifices, elle finit par obtenir la promesse de cession du royaume d'Assir, où elle pourrait donner libre carrière à son légitime désir d'expansion coloniale. Son but était-il là vraiment? Je ne le crois pas; elle voulait seulement tenir une monnaie d'échange pour acheter le droit de reprendre sa revanche du douloureux désastre d'Adoua et réunir ses deux colonies de la Somalie et de l'Erythrée par un protectorat éthiopien.

Les faits viennent de confirmer cette hypothèse et aujourd'hui la manœuvre diplomatique apparaît dans toute sa remarquable habileté.

Il fallait aussi un homme comme Mussolini pour réaliser ce que les diplomates ont préparé.

Dans tout conflit il faut savoir attendre les fautes de l'adver-

saire pour déclencher l'attaque au meilleur moment. C'est ce qui eut lieu : l'Ethiopie a accumulé, ces temps derniers, les fautes les plus lourdes. Cependant l'empereur est un fin diplomate — c'est même le seul homme dans tout l'Empire capable de comprendre la situation. Il a fait jusqu'à aujourd'hui un véritable tour de force pour prolonger la vie de son pays. Il est vrai que les stupides jalousies des trois puissances limitrophes furent ses meilleurs auxiliaires. Mais, hanté par la terreur d'être dépossédé de son trône, il a été aveuglé par l'idée fixe du complot. Il a peu à peu anéanti tous les grands chefs et écarté tous les hommes de sang tant soit peu noble. Il s'est entouré de gens de rien, la plupart de race esclave, et les a élevés aux plus hautes dignités. Tout le gouvernement a été bientôt entre les mains de ces hommes, qui, n'étant rien par eux-mêmes et tout par lui, étaient, pensait-il, moins susceptibles de le trahir. Mais, hélas! combien mauvais conseillers!...

Patient au delà de toute expression, il a travaillé, avec une dissimulation byzantine, à préparer cette situation, depuis le jour où, en 1916, il fit enchaîner Sidi Yassou, petit-fils du grand fondateur de l'Empire, Ménélik II. Dès cette époque, il envoya en Europe et en Amérique toute une pléiade de jeunes gens choisis parmi les familles de serviteurs dévoués dont il avait fait la fortune.

Ils revinrent aigris et xénophobes, ayant perdu toutes les qualités de leur race, si belles dans leur antique civilisation, sans avoir rien assimilé de la nôtre. Ils ont cru qu'il suffisait d'imiter les gestes et de dresser des décors pour faire croire aux blancs que leur pays était arrivé à la perfection sociale.

Mais les plus coupables furent les journalistes et les écrivains officiels. Après un voyage de quinze jours à Addis, où le Négus les fit piloter soigneusement, les combla de prévenances, de décorations et quelquefois de cadeaux, ils parlèrent de l'Ethiopie comme d'un pays modèle où tout n'était que vertu.

L'Europe, de bonne foi, au parfum de cet encens, admit cet empire au milieu des nations, le croyant parfaitement organisé sur toute l'étendue de son territoire.

C'est ce bluff inconscient qui va coûter la vie à ce vieux peuple.

L'Ethiopie n'a vu dans la S. D. N. qu'un joujou commode, comme l'aéroplane ou l'auto, dont la merveilleuse vertu lui donnait tous les droits sans aucun devoir.

Je ne cite qu'un fait (la liste en serait trop longue), celui de la propriété : un étranger ne peut rien posséder en Ethiopie sous prétexte que tout appartient au Négus qui prête sans engagement le terrain, la mine, le droit de bâtir des usines, etc.

De cette manière, l'Etat, ou plus exactement le Négus, peut faire main basse quand il lui plaît sur la concession que l'Européen a mise en valeur. Par exemple, j'ai été expulsé d'Ethiopie sous prétexte de danger politique, à la suite de la publication de mon livre *Terres hostiles de l'Ethiopie*, pour permettre la spoliation de tous mes biens.

Tant que l'Ethiopie ne siègeait pas à Genève, nul ne lui demandait compte de l'état de barbarie des immenses territoires, Somalie, Galla, Dankali, Gouragui, etc., sur lesquels elle étendait son hégémonie. Mais aujourd'hui où elle s'est engagée à faire respecter sur tous les points de son territoire les principes de Genève, elle montre son impuissance.

Au sud, les Italiens durent passer la frontière pour mettre ordre au brigandage et châtier les tribus qui venaient faire des razzias chez eux. Récemment, à Dikil, deux mille six cents Dankalis, renforcés de Gallas des hauts plateaux, vinrent massacrer des Issas en territoire français, et la mort affreuse de l'administrateur Bernard témoigne de la barbarie de ces hordes.

Tous ceux qui connaissent le pays et qui veulent être sincères doivent convenir que l'empire éthiopien actuel est incapable de policer ces territoires plus grands que la France, où tout est à faire. C'est une œuvre de plusieurs siècles, et prétendre que le Négus pourra la réaliser est de la dernière mauvaise foi.

C'est donc aujourd'hui le poids écrasant de ce domaine colonial qui menace d'étouffer l'Ethiopie. Il est le prétexte longtemps attendu par l'Italie pour réunir ses deux colonies en se substituant à l'empire éthiopien dans ce mandat colonial qu'il ne peut exercer.

Restent les conditions intérieures. Il est un fait : l'empereur n'est pas compris par son peuple, qui voudrait un guerrier et non un homme d'Etat. Au fond de son cœur, le soldat préfère

secrètement Lidj Yassaou, le petit-fils de son grand empereur conquérant, Ménélik II, car ce souverain éphémère a su séduire par ses rodomontades et ses folies.

Aucun grand chef, de ceux que les hommes suivent au combat, aucun de ces vieux dont les conseils font foi, ne comprend la politique de l'empereur et, sourdement, ils font opposition. Au loin, ils provoquent des troubles, des actes xénophobes, et l'affaire de Dikil, longuement préparée, en est un exemple.

Ensuite les provinces que l'empereur a privées de leurs chefs légitimes, comme le Gondar, dont le souverain, le Ras Hailou, est enchaîné, menacent de se révolter quand les impôts sont trop lourds et prélevés avec cette brutalité qu'il faut avoir vue pour comprendre.

Enfin, il y a le descendant de l'empereur J hanis, branche légitime, dans le genre des Bourbons, dépossédés par Ménélik. Le petit-fils de cet empereur est actuellement le Ras Syoum, gouverneur du Tigré, province limitrophe de l'Erythrée. Il y a là aujourd'hui un point névralgique. Qui sait si, à la faveur d'une agression étrangère, la branche légitime ne voudra pas reprendre le pouvoir? Il se pourrait que nous assistions aujourd'hui, en sens inverse, à la révolution qui, en 1896, mit Ménélik, roi du Choa, à la tête de l'empire.

Voilà en résumé les motifs de l'attitude italienne et les éléments intérieurs appelés à jouer un rôle.

#### LES SALEURS DE SOURCES

Février 1933.

Je suis seul voyageur européen dans le train qui descend vers Djibouti, mais en avant de mon wagon, les voitures de troisième classe sont bondées d'indigènes, surtout de femmes et des enfants. Presque tous des Issas.

A cent kilomètres après Diré-Daoua, d'immenses troupeaux soulèvent des nuages de poussière et derrière eux toute la tribu émigre vers le nord-est, en suivant la voie ferrée. Ce sont encore des Issas. Tous prennent la fuite devant la menace des razzias annoncées depuis huit jours par le gouvernement d'Harrar contre les tribus de ceux qui se prétendent protégés français et qui refusent de se reconnaître sujets abyssins.

En effet, en 1892, les Issas se mirent sous le protectorat de la France pour être protégés contre les incursions Gallas et échapper à la domination abyssine dont ils redoutaient les effets après la conquête du Harrar. En 1917 ils transformèrent le protectorat en une cession complète de leur territoire à la France. Ils devinrent ainsi sujets français et, à Diré-Daoua, se placèrent sous la protection de notre consulat.

Le mois dernier, cinquante Issas, parmi lesquels se trouvaient Hadji Ali, leur représentant accrédité auprès de notre consulat, furent massacrés par des Gallas Gourgoura, avec la collaboration de soldats abyssins.

Je n'insisterai pas sur les causes occultes de ce coup de main qui servit de prétexte à déclancher la campagne actuelle contre les Issas et à justifier leur poursuite jusqu'à la frontière de la côte française des Somalis.

Il ne s'agit pas, bien entendu, d'une conquête, mais uniquement d'aller occuper les territoires indûment englobés par notre frontière : c'est la région de Gobad, limitrophe du lac Assal, cette inépuisable mine de sel où, depuis l'antiquité, l'Ethiopie se ravitaillait.

La thèse abyssine est soutenable, car ce territoire de Gobad a été donné à la France par un acte sans valeur légale : en 1898, le gouvernement de la Côte des Somalis nomma sultan de Gobad un homme de son choix, avec qui il passa un traité sur lequel nous basons aujourd'hui nos prétentions sur ce territoire. Le véritable sultan était celui d'Aoussa qui, seul, aurait pu signer un traité valable, mais il ne fut pas consulté puisqu'on le savait vassal des Abyssins. Le gouverneur actuel, M. Chapon-Bessac, ces dernières années, eut le tort de traiter ce sultan d'Aoussa, Mohamed Yayo, en ennemi, sans prévoir que des difficultés allaient surgir au sujet des territoires de Gobad que les Français avaient usurpés.

D'un autre côté, l'empereur d'Ethiopie fut mécontent et froissé à maintes reprises par l'attitude de notre gouverneur à son égard. Tout cela aboutit aujourd'hui aux événements auxquels nous assistons et dont les conséquences dans un avenir peut-être proche dépasseront certainement toutes les prévisions.

En regardant l'exode de ces misérables tribus au milieu de ces terribles déserts, je me demande si tous ces malheureux, traînant des vieillards et des enfants, auront le temps d'atteindre la frontière de notre colonie. Ils sont sans armes; en vain ils en ont demandé depuis plus de deux mois au gouverneur de Djibouti. Bien entendu, on leur a tenu des discours rassurants, mais ils ont eu l'impression d'être abandonnés par la France à laquelle ils avaient cédé leur territoire avec tant de confiance.

Aussi beaucoup préférèrent-ils se diriger vers la frontière anglaise, où le gouvernement du Somaliland fait moins de difficultés pour leur donner des armes et des munitions.

La tâche semble donc facile aux troupes abyssines, et elles pourront atteindre sans coup férir notre frontière si toutefois c'est là leur véritable objectif.

J'ai appris que ces troupes doivent se concentrer à l'ouest du lac Assal et s'établir dans la région d'une manière définitive. Il m'a paru intéressant d'aller sur place me rendre compte de la réalité de toutes les versions contradictoires.

Je ne dois pas songer à traverser les immensités arides et sans ressources de ces régions volcaniques; il me faudrait une caravane importante et préparée de longue main. J'ai seulement quelques chances d'y parvenir en passant par la mer. En partant du Gubet Karab, au fond du golfe de Tadjourah, on peut atteindre le lac Assal assez facilement, la distance à vol d'oiseau étant d'environ douze kilomètres.

En arrivant à Djibouti je trouve tout fort calme; personne ne sait rien et quand je parle des dangers de l'avenir, des complications diplomatiques que la présence des Abyssins à notre frontière peut amener, j'obtiens des sourires et des haussements d'épaules condescendants. Cependant, au bureau du gouvernement, probablement mieux renseigné, règne une certaine inquiétude.

Je tente un interview avec le gouverneur pour connaître quelles mesures il compte prendre pour éviter la fâcheuse éventualité d'un incident de frontière. Mon souci d'informer la presse avec exactitude et le désir de ne pas donner au texte de mon télégramme l'apparence d'un critique contre M. Chapon-Bessac, dont tout le monde connaît les sentiments pour moi, m'attire de lui cette réponse :

« Je n'ai rien à vous dire, n'entendant pas donner l'estampille gouvernementale à vos communiqués. »

Malgré cette attitude assez peu bienveillante, j'obtiens l'autorisation de prendre la mer le soir même.

\* \* \*

Je pars avec mon bateau sous le prétexte d'une croisière d'agrément, et, pour la première fois, la douane ne se croit pas obligée de mobiliser ses brigades volantes et ses patrouilleurs de haute mer pour surveiller mon modeste voilier de douze tonnes.

A l'aube, je suis devant l'entrée du Gubet, passe d'un mille de large s'ouvrant sur cette mer intérieure encerclée de hautes falaises. Avec les marées, un terrible courant entre ou sort, brisant sur l'ilôt surgi au milieu de la passe, et grondant sur les récifs en un tumulte de vagues et de tourbillons. C'est un véritable torrent qu'on entend quelquefois à plusieurs milles de distance, au moment des grandes marées.

Trois heures après avoir passé ce dangereux détroit, je mouille au fond du Gubet Karab, derrière un volcan éteint nommé l'île du Diable. Autour de nous, des champs de scories, des coulées de lave, des cônes et des cratères, aucune végétation, aucune trace de vie, tout est noir et la mer insinue dans cet infernal chaos une eau profonde et limpide aux reflets transparents d'émeraude.

Sur la plage le sable est couvert de myriades de poissons de toutes tailles, déjà desséchés par le soleil. Tout ce qui vit au fond de la mer s'y trouve et la carapace rougie des crustacés me fait comprendre qu'une éruption sous-marine d'eau bouillante a surpris et tué tous ces habitants du récif.

Je pars dans le plus simple appareil, accompagné seulement par deux hommes, Ibrahim et Abdallah. C'est eux qui connaissent le mieux les habitants de ces régions ayant quelques attaches avec leurs tribus, comme eux de la grande famille Dankali.

Nous portons chacun une charge d'eau, car en ce pays de la soif, celle qu'on trouve est souvent sulfureuse, toujours magnésienne et généralement bouillante.

Après une heure de marche, nous arrivons en haut d'un col et, devant nous, à 180 mètres en contre-bas du niveau de la mer, se déploie la plaine immense où stagne le lac Assal.

La partie encore liquide est d'un bleu profond, un bleu lumineux de pierre précieuse. Tout le reste est un vaste champ de sel surprenant de blancheur au milieu de ces cendres, de ces champs de scories et de ces océans de lave et de basalte. Le spectacle est tellement irréel que chaque fois il me saisit et m'empoigne de la même angoisse comme si je tombais tout à coup dans la genèse d'un monde où la vie n'est pas encore admise. On se sent étranger, perdu, dépaysé comme si l'on n'était plus sur notre vieille planète nourricière.

Le lac semble tout près, tant l'air sec et lumineux garde de transparence. Mais, aussitôt qu'on pénètre dans le chaos volcanique, aussitôt qu'on descend les ravins sinueux, tous les horizons disparaissent et seules les silhouettes étranges des roches se découpent dans le ciel.

Les sentiers tracés au cours des millénaires par le passage des bêtes sauvages nous servent seuls de guide et, peu à peu, nous nous enfonçons dans les terres plus basses, et toujours la chaleur monte comme si nous allions vers le mystérieux foyer où se sont calcinées ces montagnes...

Les heures passent; la nappe bleue du lac Assal apparaît quelquefois entre le sommet des cratères, mais toujours elle est aussi lointaine et semble se dérober devant nous comme l'illusion d'un mirage.

Déjà, nous avons bu chacun une outre d'eau, tant la chaleur sèche nous altère. Il faut lutter contre la soif pour ménager notre provision.

Enfin, après trois heures de marche très pénible, nous débouchons sur une plage toute blanche, étendue en demi-lune à l'extrémité d'une coulée de scories, aussi noire que du coke.

Une eau prodigieusement claire déroule de petites vagues sur ce sable si blanc que l'écume paraît rose. Ce mouvement dans ce monde mort où tout est immobile, le bruit régulier de ce flot qui semble respirer nous apparaissent joyeux comme des gestes de vie.

Aussitôt après l'étroite bande verte du littoral, l'eau reprend ce bleu sombre des grands fonds d'où monte le vertige des abîmes. Mais cette plage riante, ce sable éblouissant, c'est du sel; ces galets de toutes grosseurs, ce gravier aux grains ronds comme des œufs d'oiseaux, c'est encore du sel.

Je ne résiste pas au désir de me plonger dans cette eau transparente. A peine y suis-je entré qu'elle me saisit comme un élément hostile et nouveau que mon être ne connaissait pas. Ce n'est plus l'eau caressante de la mer sur le corps du nageur, c'est un liquide étrange, inconnu, où semble se cacher une force mystérieuse : le corps reste à moitié hors de l'eau, soutenu par une poussée anormale, à laquelle on ne s'attendait pas.

Je me hâte de sortir et ma peau reste poisseuse et gluante sans pouvoir sécher malgré le vent et le soleil, car cette eau ne s'évapore plus, ne donne plus d'impression de fraîcheur; elle est morte, elle aussi, tuée par le sel...

Le lac a environ douze kilomètres de diamètre. Aux flancs des montagnes qui l'entourent, à une hauteur d'environ cent cinquante mètres, des dépôts blanchâtres marquent l'ancien niveau de la mer. Cette gigantesque courbe de niveau est constituée par des sulfates et des composés magnésiens. Le sel s'est déposé en dernier lieu, quand l'eau a été saturée.

La croûte cristallisée couvre environ les deux tiers de la superficie du lac; elle est tellement éblouissante sous le soleil qu'il est à peu près impossible de la regarder longtemps, comme il arrive pour les champs de neige. Les animaux qui s'y aventurent au moment de la chaleur du jour y trouvent souvent la mort; les oiseaux eux-mêmes, quand ils s'y posent, quelquefois n'en repartent plus. Je vois, en effet, un grand nombre d'ossements épars sur ce vaste linceul qui, peu à peu, recouvre les restes de la mer emprisonnée là au temps où toutes ces montagnes crachaient le feu et la lave incandescente.

Nous prenons par la route sud du lac. Là, un vent très violent tombe des hauteurs que nous venons de quitter et augmente de force à mesure que le soleil monte : c'est l'appel d'air produit par ces roches surchauffées et la réverbation de ce miroir de sel au fond de cette dépression entourée de montagnes.

Tout à coup, un de mes hommes me montre quelque chose dans les terres à notre gauche; je finis par distinguer quelques points blancs : ce sont des chèvres. Un être humain doit donc

les accompagner; mais où est-il? Probablement, il se cache. Cependant, il serait intéressant de questionner un habitant de ce pays infernal.

Essayer d'aller à sa recherche serait vain, car ce geste l'effrayerait davantage. Je reste donc avec un de mes hommes, à l'ombre d'une roche, mais de manière à demeurer visible et j'envoie l'autre à la recherche du mystérieux berger.

Il revient après une heure et avec lui nous repartons dans la direction du troupeau de chèvres.

Une femme Dankali assez vieille, vêtue d'une jupe de cuir, nous regarde approcher avec une crainte évidente. Elle a le torse nu et ses mamelles flasques semblent avoir été desséchées par le vent brûlant de ces terres arides. Il faut de longs palabres pour la rassurer entièrement.

Il nous est impossible d'obtenir aucun renseignement sur les choses que nous voudrions savoir relativement aux troupes abyssines et aux mouvements des indigènes. Nous apprenons seulement que le point d'eau de Kori, situé à deux kilomètres, a encore de l'eau potable.

Sans perdre plus de temps, nous reprenons notre route, mais j'emporte l'impression que cette femme ne gardait pas seulement ses chèvres, car le lieu où nous l'avons rencontré est un poste de surveillance plutôt qu'un pâturage. J'espère trouver d'autres éléments d'information au point d'eau de Kori où viennent les Bédouins de la région sud du lac Assal, c'est-à-dire du côté du pays Issa.

Cependant, à mesure que nous approchons, aucun vestige de bétail ne se révèle. En montant sur un cône volcanique, aussi loin que la vue peut porter, aucun troupeau, aucun être vivant n'est visible.

Dans ces pays noirs les chèvres sont blanches; la race semble s'en être fixée par une sélection méthodique. Le berger peut ainsi apercevoir de très loin une bête égarée à cause de la couleur claire de son pelage. Au contraire, j'ai observé que dans les pays où le sol est blanc le bétail est sélectionné pour être de robes sombres, et cela probablement pour la même raison.

\* \* \*

Nous arrivons enfin au point d'eau. Il est formé d'une succession de cuvettes rocheuses où séjourne une eau un peu magnésienne. Il semble être abandonné. Mes deux hommes me dissuadent d'en goûter l'eau, car, soit-on jamais... Puisque le bétail n'y vient pas boire, il y a peut-être pour cela des raisons majeures.

Pendant ces réflexions, Abdallah, dont les yeux sont toujours en éveil, me signale trois indigènes se dirigeant vers nous d'un pas assez rapide. Ils portent en travers des épaules quelque chose comme un bâton ou un fusil. C'est certainement un fusil car, autrement, ils auraient une lance, jamais un indigène ne circulant dans ces parages sans être armé. L'assurance avec laquelle ces hommes viennent vers nous me surprend. Je n'ai avec moi qu'un revolver Mauser dont l'étui en bois peut servir de crosse. C'est une arme à répétition excellente, mais pas assez visible d'aussi loin; j'aurais préféré, en la circonstance, quelque chose de plus décoratif, dont la silhouette, à distance, puisse inspirer le respect. Cependant, l'allure tranquille des trois individus me rassure; quand ils sont à environ un kilomètre, l'un d'eux agite une étoffe pour attirer notre attention; ce geste a plutôt l'air d'un salut que d'une menace. Il faut donc qu'ils nous aient reconnus; mais ce sont des Issas et ce détail est loin de rassurer mes deux Dankalis!

Ils s'arrêtent et se concertent comme si, de leur côté, une crainte analogue les mettait en défiance. Un seul s'avance. C'est un Bédouin typique de ce pays sans eau. Nerveux et maigre comme un insecte, des muscles d'acier se meuvent sous la peau noire; jetée sur son torse nu, une étoffe couleur de poussière se relève sur l'inséparable djembia, ce long coutelas aux montures de cuivre. La tête est auréolée d'une opulente chevelure crépue, soigneusement taillée en boule, où le long peigne de bois est planté comme un poignard. Des gouttelettes de graisse brillent au soleil dans cette toison épaisse et ce détail de toilette indique un homme de condition.

Il vient de loin; ses sandales de cuir, relevées en avant comme les barques du Nil, sont usées par une longue marche et la poussière rouge de ses jambes aux veines gonflées parle des step pes

ointaines, tout là-bas vers le sud, d'où, ce matin sans doute, ces trois hommes sont partis.

Où donc ai-je vu déjà cette figure en triangle et ces yeux de félin? Serait-ce seulement sa ressemblance avec le lynx qui me donne cette impression de déjà vu? Mais non, il se nomme, c'est Hassen, je me souviens; il était notre guide quand la mission Kessel quitta Ali Sabiet. Lui, de très loin, m'a reconnu et d'autant mieux qu'il soupçonnait, me dit-il, ma présence dans ces parages: en passant à la gare d'Ali Sabiet, il y a quatre jours, j'avais demandé certains renseignements à un Issa de ma connaissance, j'avais parlé du lac Assal et cela avait suffi.

Tout à fait rassurés maintenant, ses deux compagnons approchent. Même type, magnifiquement sauvages, souples comme des félins, malgré la fatigue empreinte sur leurs traits.

Groupés en cercle, à l'ombre chaude d'une roche, assis sur nos talons, nous écoutons déglutir celui qui boit, car la première chose à offrir et la plus précieuse, c'est l'eau. Une outre de six litres est vidée par les trois arrivants.

«*All hamdullillah!*» murmure chacun d'eux après sa libation, puis, un instant, ils se recueillent, en manière d'action de grâce, pour honorer cette offrande à la Vie.

Les nouvelles maintenant se racontent; d'abord vagues et générales, elles se précisent peu à peu par des détails toujours nouveaux.

Les troupes abyssines parties dans le début du mois de la province de Harrar sont arrivées par petits groupes aux environs d'Araoua où elles sont actuellement rassemblées. Elles comptent près de deux mille hommes et doivent s'avancer vers le nord-est.

Les difficultés pour ces troupes sont chaque jour plus grandes à cause du ravitaillement. On comptait sur les razzias de bétail, mais depuis quinze jours les Issas ont émigré vers l'est, poussant devant eux leurs troupeaux.

Les guides, amenés de force par les Abyssins, retardent encore l'armée en lui imposant des itinéraires longs et pénibles sous prétexte d'atteindre des points d'eau.

Les Abyssins avaient escompté quelques orages comme il y en a chaque année à cette époque avant la saison des pluies. Mais le ciel, en ce moment, semble décidé à rester limpide, implacablement bleu.

L'eau est peu abondante et mauvaise dans les rares puits qui subsistent encore. Certains même sont bouchés et rien ne dit que quelques autres ne soient pas empoisonnés.

L'herbe dure du désert est toute jaune et à peine les mulets peuvent-ils la manger.

Les hautes trombes de sable montent du sol brûlant et s'élancent dans le ciel comme de gigantesques serpents. A leur passage, les mirages s'évanouissent comme si le météore les buvait d'un seul coup. Ce sont les génies malfaisants de ces steppes maudites; ils dansent leur sarabande infernale et boivent dans ces lacs de rêve, la dernière illusion du voyageur assoiffé. Les Bédouins redoutent l'approche de ces tourbillons porteurs de maléfices, à cause des esprits malins arrachés aux buissons et à la terre.

L'armée abyssine s'enfonce dans ce pays meurtrier où tout lui est hostile. Malheur à celui qui s'écarte! Une sagaie silencieuse le frappe entre les épaules et avant qu'il n'ait poussé un cri il gît sur le sol atrocement mutilé, selon la coutume barbare de l'Afrique. On le dépouille de son fusil et de ses cartouches, on le laisse nu, mort ou agonisant, et quand se lève le prochain soleil, seule la tache brune de son sang se voit encore sur la terre sans herbe.

Ces admirables soldats s'en vont pieds nus, un peu de grain noué dans leur chamma; ils dorment à même la terre, la tête posée sur une pierre et, sans murmurer, parcourent en un jour plus de quatre-vingts kilomètres.

Quand ils trouvent des troupeaux, la viande est mangée crue, et ils en absorbent de telles quantités qu'ils sont repus pendant trois jours.

Une fois lancés dans le combat, emportés par une fougue sauvage, plus rien ne les arrête, car ils ne connaissent plus le danger. Ils sont alors féroces et cruels, et sans quartier pour le vaincu. En cela, ils sont comparables à nos Sénégalais Bambaras, dévoués comme des chiens à leurs chefs, doux et bon enfant quand l'instinct de la guerre n'est pas déchaîné.

Si de tels guerriers étaient menés judicieusement, ils formeraient l'armée la plus redoutable qui soit au monde.

On comprend la terreur des Issas devant ces hommes qui

défendent leur vie et savent quel sort les attend si, par malheur, ils se laissent surprendre.

La semaine dernière, les trois Issas que nous venons de rencontrer menaient une caravane revenant du poste français de Dikil. Elle allait vers Dessié et passa par le lac Assal où elle prit douze sacs de sel. Elle évitait également par ce détour de rencontrer l'armée abyssine.

A trente kilomètres environ, après être sortis de notre territoire, ils arrivèrent au point d'eau de Gobé. C'est dans le lit d'une rivière en apparence à sec, mais où l'eau apparaît de loin en loin; c'est le type ordinaire des rivières souterraines d'Afrique. Pendant des kilomètres rien ne révèle la présence de l'eau; même en creusant le sable très profondément on ne peut en trouver, puis, tout à coup, elle apparaît, serpente en ruisselets sur le sable, s'étale en flaques marécageuses et à nouveau disparaît.

A peine les bêtes furent-elles abreuvées qu'un Dankali survint et signala au nagadi une avant-garde abyssine se dirigeant vers le point d'eau; l'armée suivait de près; elle serait là dans deux jours, menant avec elle les troupeaux razzisés.

Ce point avait été choisi à cause de son eau relativement abondante, par suite du léger courant de la couche souterraine. De plus, une telle aiguade était plus malaisée à empoisonner, son eau se renouvelant sans cesse.

En toute hâte, les nagadis rechargèrent leurs bêtes et partirent en remontant le cours du fleuve. Ils allaient ainsi en pays Assaimara où certainement les Abyssins n'avaient aucune raison de s'aventurer.

Vers le milieu de la nuit, ils arrêtaient leur caravane à quinze kilomètres environ de leur point de départ. Là, en creusant le sable, à environ deux mètres, on atteint des couches humides où filtre lentement le cours d'eau souterrain.

— Nous avons caché là nos marchandises, continue Hassen, et envoyé nos bêtes dans la montagne en attendant le départ de l'armée abyssine. Nous revenons maintenant dans l'espoir de pouvoir continuer notre route.

« Nous étions revenus à Dikil pour demander des cartouches au chef de poste et lui rendre compte de ce que nous avions appris. Il nous a renvoyé en croyant à des mensonges, comme il arrive chaque fois qu'on dit la vérité aux Frenjdjis. Il faut inventer des histoires comme font les Okals (agents de renseignements du gouvernement) pour être cru. »

— Mais, qui vous dit, demandai-je, que les Abyssins soient partis, puisque en ce point l'eau est abondante et qu'il a été choisi comme base de ralliement?

Je remarque un certain embarras, puis Hassen me répond :

— C'est pour cela que nous allons voir si la route est libre. Nous allons partir avant le coucher de la lune, et demain matin, s'il plaît à Dieu, nous saurons ce qui se passe aux environs de Gobé.

— Voulez-vous que je vous accompagne? demandai-je.

Les trois hommes échangent un regard; cette proposition ne semble pas les séduire.

— Je pourrais vous donner quelques cartouches, ajoutai-je pour les encourager.

— Mais tu ne pourras pas nous suivre, je le crains.

— Peu importe, si je suis fatigué, je m'arrêterai.

Un silence, puis le plus vieux qui n'avait rien dit fit remarquer combien, dans ce pays Dankali, la présence de mes deux hommes était utile et pourrait les protéger en cas de besoin.

Nous mangeons alors une ration de dattes et, sur les affirmations rassurantes d'Hassen, nous emplissons nos outres avec l'eau des mares suspectes.

La confiance d'Hassen en la qualité de l'eau me surprend un peu et je soupçonne qu'il n'ait des connaissances beaucoup plus étendues qu'il n'en a l'air sur la qualité de l'eau des puits de la région.

Le soleil va disparaître derrière les sommets déchiquetés de la rive opposée de la grande dépression. L'ombre descend aux flancs des montagnes et s'allonge sur le lac, la nuit dévale de toutes parts et s'étend au fond de cette vallée morte où la nappe de sel reste toujours blanche et rayonne dans l'ombre une leur blafarde.

J'ai aperçu, aux derniers rayons du soleil, la vieille femme Dankali, assise sur une colline d'où elle nous observait.

Les Issas, également, l'ont vue; ils ont échangé un rapide

regard, mais n'ont fait aucune réflexion sur la présence assez étrange de cette vieille bergère en ce lieu désert.

Je ne laisse rien paraître de ma surprise et, en silence, je prends le sentier derrière les Issas, suivi de mes hommes, un peu interloqués de ma brusque décision.

Abdallah qui marche derrière moi me conseille de prévenir mon bateau de notre voyage nocturne et surtout de son but. Il a raison, on doit prévoir toujours le pire. Ibrahim qui est bon coureur s'en va vers la femme Dankali restée probablement là où nous l'avons aperçue et tâchera de la décider à se charger de ce message. Porter une nouvelle est, dans la brousse, une chose qui se refuse rarement.

Une heure après il est de retour; la femme a promis d'aller au Gubet demain matin. Ils pensent que cette femme est là pour garder le point d'eau et l'empoisonner au moindre signal si les circonstances l'exigent.

\* \* \*

Depuis cinq grandes heures nous marchons en silence, d'un pas régulier et rapide; ainsi encadré, je subis une sorte d'entraînement, mais, peu à peu, la fatigue m'accable, un impérieux besoin de dormir me donne par moment de partielles synopes.

Un peu avant l'aube, je n'y tiens plus; je m'arrête en disant aux Issas de continuer; je me couche à même la terre, mais alors plus aucun sommeil ne veut venir.

Je vois le ciel blanchir, le soleil approche, la terrible chaleur va revenir. Je suis sur le point de retourner, mais un entêtement me met debout. Je trouve cependant mon entreprise folle, au-dessus de mes forces, rien n'y fait. Je suis sous l'empire d'une volonté seconde comme dans une suggestion hypnotique.

J'ai observé, en d'autres circonstances, qu'un état de dépression nerveuse, sous la hantise d'une pensée fixe, permet aux éléments de la volonté de s'orienter d'une manière particulière analogue à celle que donne l'influence d'une suggestion hypnotique.

Le lac Assal est maintenant derrière nous. Nous escaladons des plateaux couverts de pierres noires où quelques chameaux cherchent une herbe rare dans les lits des torrents. Nous parlons avec leurs bergers Dankalis et je m'arrête pour boire du lait.

Ibrahim discute et finit par louer un âne, car il a vu que je suis à bout de forces.

Sur cette monture modeste, je ne dois pas être fort élégant, mais j'apprécie l'avantage d'avoir quatre pieds à mon service pour marcher dans ces pierres brûlantes.

A l'ombre d'un bouquet de jujubiers j'aperçois les trois Issas. Ils ont cru prudent de faire halte, car beaucoup de Dankalis se montrent au loin et ils semblent nous observer avec quelque défiance.

Abdallah s'approche d'un berger et l'amène près de nous. J'achète d'abord un jeune bouc dans l'intention de le manger sur place cuit sur des pierres, chauffées par un brasier.

Pendant la préparation du festin, d'autres Dankalis sortent de la solitude et en un instant ce coin de brousse désert se peuple comme par magie. Je suis surpris de voir combien ces gens paraissent être calmes bien que les Abyssins soient tout proches. Ils semblent ne point les redouter si j'en juge par la présence de leurs troupeaux pâturent paisiblement comme si rien d'anormal ne se passait. Ce n'est certainement pas la proximité de notre frontière, que d'ailleurs rien ne marque, et dont personne ne se soucie, qui leur donne ce sentiment de sécurité. Quant à une garantie donnée par un accord avec les Abyssins, je n'y crois pas davantage, car elle ne saurait leur suffire, dans ces déserts loin du pouvoir central, où seule la nécessité fait loi. Non, le fait que ces tribus sont vassales du Dedjaz Yayo, sultan d'Aoussa, ne saurait protéger leur bétail contre les soldats affamés.

Il faut que ces Dankalis aient la certitude d'un obstacle matériel s'opposant au passage des troupes.

Cependant, d'après les renseignements que nous obtenons, les Abyssins sont arrivés hier au point d'eau Gobé, à peine à vingt kilomètres dans le sud.

Le bouc, découpé en quartiers, rissolé sur les pierres brûlantes et la braise, repoussée tout autour en demi-cercle, achève de dorer le rôti.

Je mange avec un appétit surprenant cette viande coriace, trop dure pour être mâchée; je l'avale en gros morceaux, avec

une glotonnerie de carnivore, tout comme font les huit ou dix indigènes qui m'entourent. Cependant, je suis plus vite rassasié qu'eux, mais c'est la seule différence que des siècles de civilisation et de culture aient marqué entre nous.

Il me faut une énergie surhumaine pour me remettre sur mon âne où une simple peau de mouton tient lieu de selle, tant je sens maintenant les effets de la fatigue et tant le manque d'entraînement me fait souffrir de courbature. Les marins sont mauvais marcheurs en général, et, à cheval ou en voiture, ils ont un je ne sais quoi d'assez comique et de très particulier. Je parle, bien entendu, d'une variété fossile, celle qui peuplait les vaisseaux en bois, et non de l'élégante jeunesse qui regarde aujourd'hui avec indifférence la mer vaincue par la vapeur, du haut des palaces-hôtels ou des forteresses flottantes, qui s'en vont seuls, indifférents aux vents, dirigés par le gyroscope et la radio.

Je finis par aller à pied, suivi de mon âne silencieux qui me paraît avoir cet air ironique et blasé du larbin de grand style, impassible et correct, reconduisant Monsieur débraillé et défait. Mais les ânes ont dans les yeux le reflet d'une indulgence que n'ont pas les larbins; aussi je les préfère.

Voilà enfin le lit de la rivière; il était temps d'arriver. Nous y descendons par un sentier de chèvre et je me laisse tomber sur le sable sec, à l'ombre d'un jujubier, indifférent aux épines qui jonchent le sol.

Les Issas s'en vont sur une hauteur voisine, avec deux Dankalis que nous avons trouvés là, laissés probablement comme gardiens des marchandises.

Ils rentrent peu après et le plus vieux des trois Issas me dit laconiquement pour répondre à mon regard interrogateur :

— Kalas!

— Quoi, kalas!

— Les Abouch s'en vont.

Et je vois un sourire étrange sur la figure de ces hommes ordinairement impénétrable.

Ils retirent aussitôt les ballots de cachettes ménagées sous les blocs de pierre, mais je ne vois pas les douze sacs de sel dont ils m'ont parlé. Je pose la question. Des sourires seulement me répondent, tandis que je vois l'un d'eux attacher ensemble des sacs vides où se voient encore quelques cristaux de sel.

Mes hommes ont compris avant moi et me montrent le sable.

— Ils l'ont mis là, tout au fond, jusqu'à l'eau...

Cette fois, j'ai compris. Ils ont creusé le sable et ont enfoui là cette masse de sel sur le passage de l'eau souterraine. Dix kilomètres plus bas, à l'émergence des points d'eau, elle sera d'abord saumâtre, puis de plus en plus salée à mesure que le sel fondra. Le bétail, à la rigueur, pourra la boire pendant quelque temps, mais les hommes qui commettront cette imprudence seront voués aux tortures de la soif s'ils ne trouvent pas immédiatement de l'eau pure.

\* \* \*

Des petits bergers Dankalis sont venus rendre compte de ce qui s'est passé en bas depuis la veille.

Les soldats sont arrivés, très altérés par une marche forcée de douze heures, ayant dû abandonner un point d'eau intermédiaire à cause d'une chèvre qui pourrissait au fond. Ils n'avaient plus une goutte d'eau dans leurs outres, ayant tout absorbé puisque l'avant-garde avait envoyé un homme de liaison annoncer que l'eau de la rivière était bonne.

Quand cette avant-garde arriva, les hommes se jetèrent avidement sur la flaque d'eau limpide, entourée de cette herbe verte, si douce à voir dans le désert. Ils furent surpris de la trouver saumâtre, bien qu'aucun dépôt de sel n'existât sur les bords, comme il arrive dans le cas des sources magnésiennes. Ils craignirent le poison et le chef ordonna de vider cette eau dormante et suspecte pour attendre que le bassin naturel se remplisse à nouveau.

Ils sacrifièrent ainsi une eau encore passable pour ne trouver ensuite que celle qui était complètement salée. Le gros de la troupe, maintenant, arrivait; il fut impossible d'empêcher ces malheureux assoiffés de boire à profusion. Dans de tels cas, l'eau de mer elle-même semble soulager pendant le temps qu'elle passe dans le gosier; on n'a pas le temps de percevoir le goût du sel, mais c'est la mort qu'on absorbe et une mort affreuse. Là, l'eau était moins chargée de sel que celle de la mer, mais le

danger n'en était que plus grand, car on pouvait en boire davantage.

Presque tous se gorgèrent de cette eau, puis mangèrent la viande des bêtes abattues.

Ces pauvres diables résignés à tout, endurants et frustes, oublièrent leurs souffrances dans ce dernier festin.

Mais les vieux chefs, eux, comprirent le danger. La plupart ont fait la campagne contre les Italiens. Ils connaissent les embûches du désert et des pays torrides. Aucun d'eux n'a goûté à cette eau perfide. Mais comment empêcher leurs hommes de le faire?

Chacun de ces vieux chefs, tels les seigneurs des temps féodaux, ont amené leurs soldats. Pour eux, ils sont un prolongement de la famille, ils sont des enfants élevés sur leurs terres, nés de leurs serviteurs ou de leurs esclaves. Ils les aiment et sont aimés et respectés comme l'étaient jadis les patriarches. Partout où va l'Abyssin de qualité, ces hommes le suivent en troupe serrée, le fusil sur l'épaule; ils l'entourent jalousement, veillent sur lui, prêts à se faire tuer, à combattre n'importe qui sur son ordre, fût-ce l'Empereur. C'est la meute de chiens prête à s'élaner au moindre signe du maître.

Cette admirable fidélité dans le danger, ce dévouement aveugle à celui qui les nourrit ou qui les paie caractérise le serviteur abyssin; elle se retrouve même au service des Européens. En caravane, jamais les ascaris abyssins n'ont abandonné leur maître en danger, même en face de leurs compatriotes, et nombreux sont les exemples de dévouement héroïque.

Cependant, en dehors de ces fonctions guerrières où ils sont admirables, ces hommes ne sont guère bons à aucun travail. Ceux qui leur demandent autre chose que d'être des soldats font une grave erreur et les accusent d'être paresseux, brutaux, ivrognes et voleurs.

Around de cette flaque d'eau où, sournoisement, le sel a apporté la mort, ils sont environ cinq cents. La viande des chèvres et des moutons gît en tas, posée sur la peau des bêtes écorchées, étendue à terre en guise de plat. Ceux qui ont dépecé les bêtes ont droit aux entrailles qu'ils croquent toutes crues, sans aucun lavage, à peine vidées de leur contenu.

Malgré les ordres des chefs, presque tous retournent boire l'eau salée; les sentinelles sont impuissantes à les en empêcher.

Les chefs se concertent.

Il faut fuir avant le coup de filet de la mort sur tous ces malheureux encore inconscients du triste sort qui les guette.

Ordre de départ.

Mais où aller? En avant il n'y a plus de points d'eau assez abondants pour abreuver autant d'hommes; et puis, c'est la frontière française qu'il serait fâcheux de traverser. Il faut battre en retraite; c'est-à-dire refaire quarante kilomètres sans espoir de trouver une goutte d'eau et avec le brasier dévorant de tout ce sel follement absorbé.

Dans cette troupe où aucune discipline ne semble exister, pas un murmure. Les chefs remontent sur leurs mules, aussitôt entourés de l'essaim de leurs hommes, comme portés par eux au milieu de la forêt des fusils entre-croisés.

J'arrive sur une éminence au moment où cette petite armée, tout là-bas dans la plaine torride, reprend le chemin du retour. Grâce à mes jumelles, je puis observer un instant ses mouvements. Je vois plusieurs groupes se détacher et prendre une direction inverse, probablement dans l'espoir de trouver pour eux seuls un point d'eau plus proche. A côté de moi les Issas ont un sourire inquiet, car leurs yeux de lynx n'ont rien perdu de ce détail.

Puis, tout disparaît dans la brousse épineuse. La suite de ce drame va se dérouler sans témoin, car tous ces fuyards se hâtent en vain, espérant fuir devant la mort; mais la mort ne les poursuit pas, car elle est en eux.

Le soir arrive. La caravane, maintenant, est partie et je reste seul avec mes hommes. Je veux attendre le jour, trop fatigué pour entreprendre cette nuit même le voyage de retour.

Des bergers Dankalis m'ont reconnu et nous ont apporté du lait de leurs chèvres. Ils traînent des buissons épineux pour faire autour de moi une zériba provisoire. Ils allument un feu; les premières étoiles paraissent; c'est la délivrance, la trêve de la nuit après la fournaise du jour.

Des coups de feu retentissent très loin; il faut le calme absolu de cette soirée pour les entendre. Sans doute les fuyards isolés ou des retardataires surpris par les Issas... et j'imagine la scène atroce et rapide de la mutilation des prisonniers de guerre sur le champ de bataille.

Un calme immense s'étend avec la nuit sur cette nature encore brûlante où s'éveille la voix stridente des insectes; la terre semble exhaler toute la chaleur du jour par ces vibrants effluves comme si l'espace entier rayonnait vers les étoiles.

Tout à coup éclate le hurlement de la hyène, là tout près. D'autres répondent aussitôt de tous côtés, très loin.

Ces sinistres clameurs semblent sortir de la terre et se traîner sur le sol tandis que le bruissement immense des insectes flotte dans l'air comme un impondérable tissu sonore, comme flotte le parfum des fleurs emporté sur le vent de la nuit.

Jamais l'appel rauque des hyènes ne m'a semblé si lugubre... Il s'éloigne et je pense aux pauvres soldats torturés par la soif, agonisant peut-être à cette heure et qui entendent approcher les bêtes immondes. Aucun de nous ne peut dormir, car la pensée nous tient en éveil.

Encore quelques coups de feu isolés. C'est la suprême défense des moribonds.

A l'aube, les hyènes regagneront leurs repaires, repues et la panse alourdie.

A minuit j'éveille mes hommes; nous partons.

Au lever du soleil, j'ai déjà dépassé la frontière française tant j'ai marché vite pour fuir le théâtre de ce drame. Il me semble avoir fait seulement un pénible cauchemar, tant la nature, chaque matin, paraît sereine, indifférente aux ruines du passé et à l'œuvre obscure de la mort.

J'aperçois au loin l'éclatante blancheur de la plaine de sel étendue autour du lac bleu comme une éblouissante banquise.

En ce moment, vue ainsi du haut de ce plateau basaltique, des tons roses et des reflets de nacre jouent sur la surface cristallisée inondée de lumière. C'est une fête de couleurs, une symphonie joyeuse et riante... Et cependant, combien de victimes ont laissé leur squelette sur ce champ immaculé, et, cette nuit, combien d'hommes ont-ils trouvé la mort avec ce sel qui respandit là-bas dans le matin clair?

Un ronflement nous fait lever la tête. Très haut dans le ciel des hydravions survolent le lac. Sans doute ils viennent de Djibouti pour rassurer par leur aspect les tribus Issas inquiètes...

Le soir, enfin, j'embarque, à demi mort de fatigue, et deux jours après je suis à Djibouti.

Un navire porte-avions est sur rade. On a débarqué une compagnie de Sénégalais, des camions, des bombes, des gaz asphyxiants.

Tout Djibouti est en émoi, glorieuse et fière de ce déploiement de force, grâce auquel les Abyssins ont renoncé à leurs entreprises contre notre frontière...

On décorera les officiers, le gouverneur sera chaudement félicité de son énergie, pendant qu'indifférents les trois nagadis Issas poursuivront leur route vers Dessié sans que personne ait la peine de les oublier, nul autre que moi ne les ayant connus.

Et ainsi en est-il de tant de points d'histoire...

HENRY DE MONFREID.

## ABONNEMENTS A L'ÉTRANGER

Nos nombreux abonnés étrangers nous obligeraient beaucoup en nous faisant parvenir le montant de leur abonnement (28, 25, ou 17 belgas suivant les pays) soit en souscrivant un abonnement, soit avant l'expiration de leur abonnement en cours.

Il ne sera plus donné suite qu'aux demandes d'abonnement accompagnées du paiement anticipatif. Le service de la revue sera supprimé sans autre avis à l'échéance de tout abonnement qui n'aura pas été renouvelé par le versement du montant dû.

## Philosophie de l'impressionnisme

Il n'est pas inexcusable, malgré Platon, qu'un philosophe parle peinture : son métier est d'essayer de mettre — parfois bien maladroitement — un peu d'ordre dans le chaos des choses et d'en dégager la ligne essentielle, de ses revêtements accidentels et contingents. Rien de plus excitant, de plus étrange, je dirai même de plus déconcertant au sens étymologique du mot, qu'une visite à l'Art ancien et à l'Art moderne du Heysel, suivie d'un long arrêt au Palais des Beaux-Arts où se tient la rétrospective de l'impressionnisme français. La peinture en ses divers états offre au philosophe un terrain de choix où faire éclore ses abstractions : ami et amoureux des tentatives difficiles et des aventures spirituelles, il trouve là un ensemble de tendances contradictoires qui l'étonnent et lui font refaire une utile cure de jeunesse, en le plaçant dans l'état d'esprit, plein à la fois d'angoisse, d'audace, de timidité et de confiance, qui fut celui des premiers philosophes grecs devant l'étonnante diversité du monde sensible. Je crois que la réflexion philosophique sur la peinture depuis l'impressionnisme jusqu'à nos jours peut avoir pour l'esthétique, cette science encore dans l'enfance, les mêmes conséquences qu'eut l'étude du mouvement et de l'écoulement perpétuel du sensible pour la constitution de la métaphysique. A condition d'être poussée et, d'autre part, alimentée par une connaissance critique très étendue, que ne prétend nullement contenir, et pour cause, ce bref essai.

Le phénomène premier de l'art en sa fonction spectaculaire est de promouvoir en nous une maieutique de l'émotion et de la pensée : pour transposer la forte expression de Socrate, l'art accouche littéralement un « quelque chose », un *quid* terriblement difficile à définir et qui se trouve dans l'esprit du spectateur. Un des caractères de l'art moderne depuis l'impressionnisme a été d'en accentuer la valeur par des méthodes violentes et par des essais systématiques de dépaysement. La réaction contre l'académisme où avait sombré la peinture après Delacroix est un fait historique soumis à un déterminisme plus ou moins lâche qui explique d'une façon sommaire et générale l'exercice de l'outrance où se sont complu et se complaisent encore la plupart des peintres sensibles à la valeur sacrée de la beauté. Mais on peut se demander si l'oscillation pendulaire de ce mouvement de réaction l'explique suffisamment. Rien d'aussi peu choquant à nos yeux que la peinture impressionniste contre laquelle se dressait, vers 1885, sous prétexte de châtier son dévergondage, la quasi unanimité de la critique. Il serait, d'autre part, trop facile d'accuser celle-ci d'aveuglement ou d'un manque absolu de goût. Faut-il donc croire à une certaine vertu de l'habitude physiologique et spirituelle de la vision, ou relier étroitement l'art au contexte social où il s'insère et qui déterminerait, selon ses propres variations, l'élan même de l'émotion esthétique? Ces facteurs ont sans doute leur importance, qui est grande, mais ils nous semblent néanmoins secondaires. Une des notes essentielles de l'art en général paraît bien être, en effet, son *agressivité* : on dit, de ce qu'il est convenu d'appeler académisme, qu'il est plat et n'émeut point. Peu importe ici que cette agressivité se farde, se voile de feintes ou attaque au grand jour avec fracas. Il suffit qu'elle existe universellement. Or, à l'encontre de la connaissance scientifique et philosophique qui est

centrée sur l'objet et de l'action qui l'est, après des circuits divers, sur le sujet, l'art inclut une relation unique du sujet à l'objet, du spectateur au spectacle, non pour le connaître et l'expliquer, mais pour en jouir. Le sujet est ici attiré vers l'objet, en gardant complètement (ce qui explique les différences, parfois extraordinaires, dans l'interprétation des œuvres), sa structure et sa fonction de sujet. L'immense difficulté — et le mystère — de l'art est d'établir l'équilibre entre l'œuvre qui sollicite le sujet à sortir de soi pour jouir d'elle-même et les exigences du sujet placé devant l'œuvre et qui le poussent à se distinguer de l'œuvre pour la contempler. Toute jouissance implique en effet fusion et toute contemplation, distinction, dans l'ordre métaphysique s'entend. C'est pourquoi l'œuvre d'art est en un certain sens une réussite, un « coup de chance », beaucoup plus qu'aucun autre acte de l'homme. Et, précisément, parce que l'œuvre d'art réclame à la fois du spectateur intérêt et désintéressement, enthousiasme et recueillement, subjectivité et objectivité, ce double élément l'affectera d'une structure bipolaire, et l'écart entre les foyers sera d'autant plus variable que ceux-ci déterminent leur position réciproque par rapport à un tiers élément *qu'ils engendrent* et qui est le beau, lequel, dès lors, sera en même temps subjectif et objectif. Je n'entre pas ici dans une discussion détaillée de cette relation : qu'il me suffise de signaler ce phénomène capital que, dans l'art, la jouissance provoque la contemplation et la contemplation la jouissance, selon un roulement serré et un rythme dru d'interférences. Il importe toutefois de remarquer que si l'une ne va jamais sans l'autre, l'une peut prendre le pas sur l'autre, en sorte qu'il existe des arts de jouissance et des arts de contemplation, les premiers plus subjectifs, les seconds plus objectifs. Ce serait cependant se méprendre totalement que de tenir cette dichotomie pour exhaustive : l'art est un *fait concret* où les abstractions n'ont prise que pour autant qu'elles se diluent en une gamme de nuances très variées, et il faut une critique sévère et minutieuse des œuvres pour en fixer la tonalité authentique.

\* \* \*

Il est extrêmement remarquable que les grands impressionnistes exposés du Palais des Beaux-Arts soient si différents les uns des autres et pourtant rangés sous une commune dénomination. Cette antinomie, étrange au premier abord, — quoi de plus distincts qu'un Van Gogh et qu'un Degas? — est à la fois apparente et réelle selon les points de vue. L'impressionnisme, je dis en tant que réalisation picturale et non comme doctrine, est essentiellement *un art subjectif de jouissance*. C'est pour ce motif que ses tenants sont profondément différents les uns des autres et participent néanmoins à une intuition esthétique commune. Leur différence tient beaucoup moins de la diversité du génie propre aux artistes ici rassemblés que — sans aucun paradoxe — de l'identité de la conception esthétique sous-jacente à leurs œuvres. C'est en approfondissant leur art dans la direction de la subjectivité que les peintres dits impressionnistes sont parvenus à retrouver une certaine permanence et une certaine stabilité communes qui justifient leur agrégation. Toute subjectivité implique en effet différenciation ; mais, poussées à un certain degré, *dans la direction de la subjectivité de l'objet*, des lignes d'abord divergentes se rejoignent. Les impressionnistes ont voulu, dit-on à juste titre, traduire dans leurs œuvres, c'est-à-dire dans des *objets* à contempler, l'individualité (ou la *subjectivité*) radicale des choses qu'ils peignaient. C'est pourquoi — soit dit en passant et bien que certains d'entre eux peignent des figures comme des paysages, telle Berthe Morisot — je crois qu'ils furent avant tout des portraitistes : ils ont toujours traité (quand on va au delà de leur technique jusqu'à leur philosophie) le *paysage*



comme une figure humaine. Ils ont prêté une âme, radicalement individualisée, aux aspects de la terre, de l'eau et du ciel. D'où leur dynamisme qui atteint son apogée chez Van Gogh. D'où surtout leur communauté : c'est en voulant atteindre l'ultime fond individuel d'une chose ou d'un être, et l'intraduisible subjectivité de leur vision, qu'ils parviennent à grouper leurs différences. Ce n'est pas sans raison qu'on a rapproché l'esthétique impressionniste du bergsonisme, mais souvent on base ce rapprochement sur les caractères communs de leurs psychologies respectives, faites de touches brèves, nuancées et convergentes, alors qu'il faut l'asseoir sur leurs métaphysiques tournées vers le concret à saisir en tant que concret, en son ultime individualité.

D'où, enfin, plusieurs conséquences importantes qui dérivent de cette subjectivité fondamentale où se complaisent les impressionnistes. J'en reviens tout d'abord à l'accent placé sur la jouissance esthétique. Sans doute plusieurs facteurs semblent ici intervenir : la réaction impressionniste contre le poncif académique qui sévissait est cependant, comme toute réaction, en continuité avec le mouvement, ou plutôt l'absence de mouvement, qu'elle vise à détruire et à remplacer. L'art académique vise, en effet, à la jouissance, banale et factice, où le facteur contemplation n'intervient que d'une manière très subordonnée. C'est contre l'avalissement de cette jouissance que l'impressionnisme s'est élevé en restituant au plaisir esthétique sa véritable puissance, qui est subjective. Tout art qui donne à la jouissance le pas sur la contemplation ne peut pas ne pas être intensément imprégné de subjectivité, et le caractère agressif que nous avons souligné plus haut paraît bien être fonction du déploiement de cette ardeur. En outre, la jouissance esthétique, bien que relative à l'objet qui la provoque, se trouve inviscérée dans le sujet lui-même qu'elle envahit tout entier, et détermine du coup l'objet en son individualité incessible. Il y a donc un rapport étroit entre jouissance et subjectivité de l'objet, parce que seule une « chose » concrète ou envisagée concrètement peut provoquer une jouissance. Plus l'art tentera de saisir un objet dans son irréductible individualité, plus il devra faire appel à la jouissance et à l'amour qui nous fait coïncider avec elle, alors que la contemplation nous en distingue partiellement. Ce retour de l'impressionnisme au concret explique d'autre part sa prédilection pour les jeux de la lumière et l'épanouissement de celle-ci dans la durée. L'impressionnisme me semble avoir été hanté par le temps et, en définitive, par la lumière qui le fait saillir, parce que le temps est la forme même de la concrétude : un art abstrait (en tant qu'abstrait, bien entendu) nie le temps et essaie de se soulever vers l'éternel. A-t-on remarqué combien Manet aime à peindre des attitudes temporaires ? C'est un fragment plus ou moins long du temps (mais vécu par ses personnages, car à ce compte toute peinture pourrait être envisagée de ce biais) que vivent ses tableaux : *Argenteuil* et même *Berthe Morisot au manchon* ou le *Balcon*, où j'aperçois je ne sais quel frémissement secret qui agite des êtres immobiles et sensibles à la fugacité de l'heure.

Pour Manet, la démonstration devient évidence. Et Gauguin ! Peu d'artistes ont su poursuivre comme lui l'éternel à travers le temporel : son goût pour la virginité ruisselante de la nature exotique, son métier même sont comme sous-tendus par une volonté tenace d'arrêter l'instant qui fuit et de le distendre, l'étaler pour le gonfler d'une plénitude infinie... Voyez la *Méridienne* de Van Gogh et l'écrasement du temps, plus encore que celui de l'éte, qu'il manifeste. Voyez son *Facteur des Postes* si extraordinairement sensible au temps qu'il faut à l'artiste pour le peindre.

Je m'excuse de démontrer pièce par pièce, à la façon d'un mécanisme, un mouvement aussi proche de la vie que l'impressionnisme. Mais les idées dont nous venons de suivre le déroulement dialectique sont au fond commandées par une intuition centrale : celle de la valeur de l'individuel dans l'humain ou dans la nature. Peut-être ne serait-il pas faux d'affirmer que l'impressionnisme est le dernier éclat, combien fulgurant, d'une civilisation axée sur le primat de l'individuel et qui est en voie de disparition. Par là, nous retrouverions cette remarquable théorie d'Eugénio d'Ors qui rattache l'impressionnisme, peinture des formes qui chantent, au romantisme, peinture des formes qui se meuvent. Le cas d'un Renoir justifie, à notre sens, d'une manière éclatante, cette origine. Il se peut que je me trompe, mais j'avoue avoir été extrêmement frappé par le caractère bourgeois, dans la noble signification du mot, de la peinture de Renoir. Je n'avais jamais compris comment il se rattachait à l'impressionnisme et, maintenant, j'en aperçois le lien subtil : il est même possible que ce soit chez Renoir que culmine le mouvement. Virtuosité, luxe, élégance, puissance, rayonnement charnel, qualités qui rappellent Rubens, mais qui sont dépourvues d'inspiration royale. A condition d'en bien entendre le sens, je dirai que l'art de Renoir est républicain : tableaux à leur vraie place dans les hôtels de la haute bourgeoisie française, ennoblis par son triomphe sur l'aristocratie ; peinture qui diffuse une volonté de puissance consciente et satisfaite de son éclat.

Bien que l'impressionnisme soit un mouvement qui émane d'une civilisation proche de son déclin, de nombreux signes de renouvellement s'y manifestent. En toute forme qui se dilue, se disperse et se meurt, il se produit une concentration qui annonce la naissance d'une forme nouvelle. Van Gogh et Cézanne en sont les témoins, parfois réticents, le premier du côté de l'inspiration, le second du côté de l'œuvre. Van Gogh, c'est l'artiste qui peint comme on respire, à pleins poumons, à la sortie d'une atmosphère étouffante. Avec lui la vie reprend ses droits sur la mort : battement vital du sang dans les artères. Cézanne, c'est le respect de l'œuvre construite, la contemplation qui restaure sa primauté sur la jouissance. Avec lui l'art redevient objectif. Van Gogh et Cézanne sont les deux sources de ce qu'on a appelé la peinture expressionniste. Mais le montrer dépasse la compétence d'un philosophe.

MARCEL DE CORTE

Agrégé de l'Enseignement supérieur,  
Assistant à l'Université de Liège.

---

## La revue catholique des idées et des faits

la revue belge d'intérêt général la plus vivante,  
la plus actuelle, la plus répandue.  
Elle renseigne sur tous les problèmes religieux,  
politiques, sociaux, littéraires, artistiques  
et scientifiques.

---

## En sortant du Planetarium...

Personnellement, j'eusse préféré Planétaire. Mais je n'ai pas été consulté. J'ai horreur de certains mots à désinence latine. Je pense à l'« Observatorium » d'Uccle, au « Zoologicum » d'Anvers ou encore à un quelconque « Regale Museum ». « Planetarium » est crispant avec son petit air savant et mystérieux. Quant à l'« Aedes Scientiae », cela, franchement, dépasse les limites du permis.

\* \* \*

Le matin, j'avais assisté à une conférence prononcée à l'un des innombrables congrès qui se sont tenus et qui se tiendront cette année à l'Exposition. Non pas le Congrès de l'Utilité ménagère d'heureuse mémoire, celui des Récréations mathématiques. Le conférencier avait victorieusement démontré que la mathématique n'est pas ce qu'un vain peuple pense, à savoir, la patrie du bâillement et de l'ennui, et que les deux termes de récréations mathématiques, s'ils ne sont point complémentaires, peuvent être très harmonieusement accouplés. Bref, la conférence avait été charmante. La mathématique avait été dépouillée de son aspect austère, les mains habiles du conférencier lui avaient façonné le visage le plus souriant.

Le sourire de la Science! Comme à l'« Aedes Scientiae »!

\* \* \*

C'est dans ces aimables dispositions que je m'acheminai, un peu après deux heures, vers le Planetarium où j'arrivai bon premier pour l'une des séances.

« Ne restez pas ici, me dit l'ouvreur, il fait étouffant. » De fait, il régnait dans le hall d'attente une atmosphère de serre. Je m'obstinaï, demandant le guide explicatif. Rapides colloques entre deux demoiselles, ouvreuses elles aussi, et le garçon. Deux pour, un contre; moi compris, cela faisait trois contre un, je veux dire, contre une. Horreur! Ce fut la minorité qui triompha. Dans un pays où la volonté du peuple est souveraine, le régime totalitaire avait gagné une manche. De bonne grâce, j'acceptai la défaite du régime, attendant patiemment que la séance commençât.

Dans l'entre-temps, le hall s'était garni.

« C'est admirable », disait l'un de mes voisins à un vieux monsieur non moins enthousiaste.

« Ce que l'on voit particulièrement bien, me dit une voisine, c'est la Grande Ourse. »

J'étais définitivement conquis.

\* \* \*

Entrée.

Le public est peu dense. C'est mardi, jour idéal pour une visite à l'Exposition.

Un rapide examen de la salle. Cela tient à la fois de l'observatoire, de la salle de spectacles et de la cage pour canaris géants. Un cylindre surmonté d'une coupole, c'est-à-dire d'un hémisphère dont le diamètre respectable atteint 23 mètres. Des sièges très confortables sont disposés circulairement. Nous ne verrons pas le ciel dans la position souvent très inconfortable des astronomes. Au centre, l'instrument magique, le planétaire,

fruit de dix années de persévérantes recherches. Près de la porte d'entrée, une loge pour l'opérateur.

Théoriquement, j'entre dans un solide admettant une infinité de plans de symétrie et où toutes les places d'une même rangée sont équivalentes, celles de la périphérie étant à préférer. Ceci, c'est la mathématique qui me l'apprend.

Après la mathématique, consultons l'ouvreuse. C'est plus sûr.

\* \* \*

La salle est délicieusement fraîche, comme la nuit.

Et tout de suite, le cours élémentaire de cosmographie commence. Une rapide énumération des planètes. Des remarques simples sur leur volume, leur distance au soleil et leur mouvement relatif, en apparence si capricieux, par rapport à un observateur terrestre. On présente les filles du Soleil. Une fléchette lumineuse nous désigne la belle et changeante Vénus, Mars la Rouge, Jupiter et ses stries noires, Saturne et son merveilleux anneau. Le respect des apparences est scrupuleux. Quelques notions encore sur le méridien, l'équateur, l'écliptique et voici un bref commandement : « Fermez les yeux. » J'obéis. Quelques instants. « Ouvrez les yeux. » J'obéis encore.

Emerveillement. Des « oh! » admiratifs fusent. Toute la voûte étoilée, celle même que nous contemplons par les nuits les plus sereines, est là sous nos yeux. C'est magnifique! Après la présentation des planètes et le spectacle, assez banal, il faut le dire, de leur apparition en groupes, voici la vision totale du ciel boréal étoilé. Aucune étoile visible à l'œil nu ne manque. Bien mieux : leur grandeur (leur luminosité, si l'on préfère), leurs positions relatives, leur mouvement, tout est parfaitement exact.

Je pense à ma voisine du hall et je cherche la Grande Ourse : Soins inutiles. La fléchette lumineuse bondit de la Polaire à Sirius; plus rapide que la lumière, elle court d'Orion à Cassiopée, illuminant d'un trait d'or la nuit des espaces interstellaires.

J'assiste à un cours de cosmographie qui serait modèle, s'il n'était un peu rapidement débité.

Mais voici que sous l'action magique de l'opérateur, l'hémisphère s'anime. Lentement la Polaire descend à l'horizon. L'aspect du ciel est bouleversé. Le gigantesque Orion est monté au zénith. De nouvelles constellations resplendissent au firmament. La Croix du Sud est apparue. Le mouvement diurne de la gerbe stellaire est maintenant vertical. Nous vivons quelques minutes de la nuit d'un habitant de Quito ou de Coquilhatville.

\* \* \*

Je passe délibérément sur certains points du programme et termine ce billet par quelques remarques.

Une première et fondamentale. Rien ne ressemble moins à un observatoire que le Planetarium. Et ceci n'est pas une critique, mais une constatation.

Aucun spectateur n'aura, je pense, l'outrecuidance de se croire, par la vertu miraculeuse d'un ticket d'entrée, promu au rang d'astronome. Il y a, au reste, quelque nuance entre la position confortable qu'il occupe et celle souvent bien inconfortable de l'observateur professionnel au cœur des nuits froides d'hiver. Il y a quelque nuance encore entre la contemplation qui lui est offerte et le labeur ingrat que s'impose l'astronome pour une meilleure connaissance des mouvements célestes. On sait trop peu que la connaissance d'un instrument d'observation exige un travail de plusieurs années et que la mise au point d'un mécanisme élémentaire de l'un de ces instruments est souvent

le labeur de plusieurs mois. Enfin, et ceci surprendra davantage le lecteur peu familiarisé avec le travail des astronomes, la différence est profonde entre la vision du ciel dans une lunette et celle qu'offre le planétaire. Dans une lunette le champ de vision est restreint, mais le ciel fourmille d'astres. Sur la voûte du planetarium le décor est grandiose : rien moins que le ciel étoilé, l'univers dans sa totalité. Mais seuls les astres visibles à l'œil nu. C'est grandiose, mais ce que l'on gagne en champ on le perd en détails.

Le planétaire est un merveilleux instrument. La résultante d'une somme immense d'habileté, de science, de technique délicate, tout ce que suppose la juxtaposition harmonieuse de mécanismes admirablement précis. C'est là sans doute le secret de la faveur dont il jouit auprès du public passionné de réalisations techniques. Il a les vertus de tous les instruments qui traduisent la pensée en images. Grâce à lui, un cours de cosmographie cesse d'être un assemblage de phrases; les phrases s'animent, la matière inerte vit.

Si je pouvais élever à son propos quelque critique, ce serait celle d'être froid. On a tout sacrifié à la reproduction exacte des proportions relatives des corps célestes et de leurs mouvements. Une séance au planetarium devrait pouvoir être suivie par une séance d'observations avec une lunette de 75 millimètres d'ouverture. Aucune description, aucune image non plus, ne peut remplacer le spectacle admirable que constitue la vue de Saturne, le joyau du système planétaire, celui des étoiles multiples diversement colorées, celui, inoubliable, — le plus beau dont j'ai gardé le souvenir, — du Soleil se levant sur une région bouleversée de la Lune et faisant étinceler sous sa lumière d'or un pic qui se dresse au-dessus des flancs d'un mont sauvage encore plongés dans la nuit.

EDGARD HEUCHAMPS.

Docteur en Sciences physiques et mathématiques.  
Ancien élève  
de l'École normale supérieure de Paris.

## Les premières relations diplomatiques

entre

## la Belgique et la Turquie (\*)

### III. — LA CRISE D'ORIENT ET LA BELGIQUE (Suite).

L'attitude menaçante du ministère français après le traité de Londres fit impression à Constantinople. On croyait que la guerre était inévitable. Behr crut pouvoir profiter de cette éventualité pour étendre le prestige du nom belge qui commençait seulement à être connu en Orient. Il jugeait que si l'ambassade de France venait à quitter Constantinople, la protection des sujets français pourrait avantageusement être confiée à notre légation. Il annonçait à Lebeau que sa « position personnelle envers le gouvernement de la Porte » et ses « relations particulières avec Reschid, seraient très avantageuses pour aplanir les difficultés qui pourraient se présenter (27). » Le fait est que Reschid

Pacha considérait Behr comme un ami; il l'entretenait sur les objets les plus confidentiels et lui communiquait ses plans de réforme. « Ma conversation avec le Sultan, mandait notre ministre résident à Lebeau, et mon témoignage favorable sur les résultats des réformes financières, lui ont fait tellement de plaisir, qu'il n'a pu s'empêcher d'en parler à l'ambassadeur de France qui me l'a redit (28). »

En septembre 1840, devant le refus de Méhémet-Ali de se soumettre aux conditions du traité de Londres dans le délai fixé, les alliés mirent en œuvre les mesures coercitives et le Sultan décréta la déchéance de son vassal.

Lorsque les nouvelles des opérations des alliés en Syrie arrivèrent à Constantinople, Behr alla féliciter Reschid Pacha. Ce geste mécontenta l'ambassade de France. Rendant compte à Lebeau d'une conversation qu'il eut peu après avec Pontois, le diplomate belge écrivit :

*Il me reçut parfaitement, mais avec réserve, et pendant un quart d'heure nous causâmes d'objets étrangers à la politique. Une mention que je fis de la note de lord Palmerston du 31 août dernier rompit la glace. Durant plus d'une heure, l'ambassadeur discourut avec véhémence sur la partie de cette note qui le concerne, se récriant contre l'imputation d'avoir engagé la Porte à négocier avec Méhémet-Ali, en dehors des quatre puissances; défiant toutes les diplomaties du monde de trouver dans sa correspondance aucun vestige d'une pareille démarche; puis niant également l'exactitude du paragraphe relatif au comte Sebastiani, désavouant l'interprétation donnée à une communication verbale du premier drogman de l'ambassade à Reschid Pacha, relativement aux effets désastreux que l'accomplissement de la convention de Londres devait avoir pour la Turquie; enfin, niant tout, et remettant tout en question. Je le laissai parler sans l'interrompre; je savais à quoi m'en tenir sur la plupart de ces objets. Quand il eut fini, je pris la parole à mon tour, et lui communiquai l'intention formelle manifestée par le gouvernement du Roi, relativement à la neutralité de la Belgique. Quand j'ajoutai que cette neutralité couvrait les frontières de la France depuis Longwy jusqu'à l'Océan, il me fit observer qu'elle couvrait également la frontière de la Prusse et qu'ainsi cette neutralité serait nuisible à la partie qui prendrait l'offensive. Cette observation me parut digne d'être méditée.*

Après un moment de silence, il ajouta : « Ah çà, mon cher baron, j'espère que vous aussi vous observerez la neutralité. Si je dois en croire certains rapports, vous êtes décidément hostile. Vous dites qu'en cas de guerre nos vaisseaux seront pris, nos armées battues. Pourquoi donc vous mettre contre nous? Au reste, je ne vous en parle pas officiellement, mais seulement sous forme de conversation ». Je fus charmé de lui voir provoquer l'explication que je désirais, et que j'étais venu chercher. Je lui répondis à peu près en ces termes : « Vous venez, mon cher Comte, de m'expliquer comment plusieurs de vos communications officielles ont été dénaturées. Je n'ai donc pas lieu de m'étonner si l'on travestit aussi de simples propos de salon. Pour me servir de vos propres expressions à l'égard de lord Palmerston, je vous dirai que celui de qui vous tenez ces rapports a dit un mensonge. Voici ce que j'ai dit : quelqu'un affirmant qu'en cas de guerre la France pourrait seule faire face par terre et par mer aux forces réunies des quatre puissances, je répondis que, selon moi, ce serait une lutte inégale et que la France finirait par succomber. Je l'ai dit parce que je le pense; je vous le dis à vous-même, et je serais prêt à consigner mon opinion par écrit. »

« Et croyez-vous donc, me répondit-il, que nous serions seuls? Nous avons déjà reçu non seulement des assurances de sympathie, mais des offres d'alliance offensive et défensive de la part de plusieurs puissances. » « Alors, lui repartis-je, ce ne serait plus la

(\*) Voir *La Revue* des 12 et 26 juillet, 9 août 1935.  
(27) T. I, 182, Behr à Lebeau, 20 août 1840.

(28) T. I, 182, Behr à Lebeau, 20 août 1840.

question. *J'ai parlé du cas où la France serait seule et il ne s'agissait ni d'amis ni d'alliés.* »

*A cet instant l'on annonça quelqu'un, je pris congé, et nous nous séparâmes d'une manière bien plus amicale que nous n'avions fait depuis deux mois (29).*

\* \* \*

Quelles furent les répercussions en Belgique de la crise d'Orient?

Les décisions prises par les quatre Cours à Londres, le 15 juillet 1840, avaient jeté la consternation à Bruxelles et y avaient provoqué une panique en Bourse (30).

La presse belge, en général, rivalisa de violence avec les journaux parisiens. Sir Hamilton Seymour, ministre d'Angleterre à Bruxelles, s'en plaignit à Lebeau, et le 11 août, il en informa lord Palmerston en ces termes :

*Je regrette de devoir déclarer à Votre Seigneurie que le langage de la presse belge sur la question d'Orient continue à être très inflammatoire (very inflammatory) et nuisible.*

*Comme depuis les neuf années durant lesquelles les Belges ont lutté, comme ils disent, ou, ce qui est plus reconnu, ont attendu pour l'achèvement de leur indépendance, à chaque difficulté qu'ils rencontraient ils avaient recours au gouvernement anglais qui les choyait (smoothed down) avec succès; on aurait pu s'attendre qu'un sentiment très général de cette série d'obligations existât dans le pays.*

*Ce sentiment, dans tous les cas, ne s'est pas étendu à la Presse, qui a profité avec ardeur des derniers événements dans l'intention de prononcer de plus excitantes et de plus basses insinuations contre le gouvernement de la Reine.*

*La neutralité paraît être étrangement comprise par ces écrivains et l'Observateur (un journal non sans rapport avec le ministère) s'est montré, plus que tout autre, sous l'influence de parti et de sentiment très anti-anglais (31).*

En effet, cette gazette, dont l'éditeur était Français, publiait des articles enflammés contre l'Angleterre et préconisait une alliance intime avec la France. Sir Hamilton Seymour écrivait à ce sujet à Palmerston le 25 août :

*J'ai fréquemment observé qu'un des plus grands obstacles à la formation d'un esprit national et indépendant dans ce pays se trouve dans l'existence d'une presse dévouée aux intérêts de la France et conduite à un haut degré par les Français (32).*

Cette presse accusait l'Angleterre de chercher par égoïsme politique à attirer l'Europe dans une guerre générale.

Le 4 août, le Cabinet belge avait affirmé son intention de remplir fidèlement et scrupuleusement les devoirs que nous imposait notre neutralité et avait décidé de prendre des mesures de sécurité pour la défense du royaume. Lebeau communiqua la déclaration ministérielle à tous nos agents à l'étranger par le moyen d'une circulaire datée du même jour.

Le Cabinet des Tuileries parut faire bon accueil à cette déclaration, mais l'idée de neutralité s'étant étendue à quelques petits Etats, Thiers déclara que la France ne reconnaîtrait certaines neutralités qu'en se réservant un passage éventuel pour courir sus à l'ennemi (33). Cependant, pour dissiper les inquiétudes que ses paroles avaient fait naître à Bruxelles, Thiers assura à Lehon que la neutralité belge était un article de foi pour la France (34).

A Vienne et à Berlin la circulaire du 4 août produisit une

impression favorable, mais ne fit cependant pas disparaître l'idée qui régnait en Prusse et en Autriche que notre armement était une violation de la neutralité en faveur de la France contre les quatre puissances alliées. De la part de ces deux Etats une telle prétention n'est pas faite pour nous étonner, il suffit de se rappeler les événements de 1914.

Mais ce qui surprend, c'est l'avis de lord Palmerston. Le voici tel qu'il est exprimé dans une lettre adressée le 11 septembre 1840 à sir Hamilton Seymour :

*Si la guerre éclatait, la neutralité de la Belgique est assurée par traité; or, la puissance qui désire violer cette neutralité est la France, et la France ne désire pas pousser la Belgique à renforcer son armée pour résister aux troupes françaises. De cela il résulte que si la Belgique renforce son armée, la croyance des autres puissances serait que la France se prépare à une guerre d'agression et que la Belgique est décidée à se joindre à la France dans cette guerre et ainsi de violer à la première occasion les stipulations des traités auxquels la Belgique doit son existence et son indépendance (35).*

Cependant Lebeau avait affirmé à Seymour le 4 août :

*Ceux qui voudraient arriver sur notre sol pour livrer combat devront passer par-dessus les corps de nos soldats; voilà comment j'entends la neutralité de mon pays et certes on agira toujours d'après ce système tant que moi je resterai au pouvoir (36).*

Un projet d'union économique entre la Belgique et la France coïncidait avec nos mesures militaires. Plusieurs officiers français commandaient dans notre armée. L'Angleterre en induisit que la France avait fait des ouvertures à la Belgique pour l'engager à augmenter ses forces militaires. Pour calmer ces appréhensions, Lebeau déclara à Seymour :

*Je ne vous parle pas de quelques individus, je vous parle des masses, et je vous dis que l'esprit anti-français est tel dans notre armée, que vous allez voir allumer des feux de joie quand les officiers français se retireront du service; je vous certifie également qu'en cas d'invasion, on tirera sur les Français comme sur les cosaques (37).*

Dès la mi-septembre, la presse belge changea complètement d'attitude. Seymour attribuait ce changement aux représentations réitérées que lui-même et le comte Dietrichstein, chargé d'affaires d'Autriche, avaient faites au gouvernement belge (38).

L'Observateur, auparavant si favorable à Thiers, déclara que si la Belgique avait pu prévoir la possibilité d'être absorbée par la France, elle n'aurait jamais entrepris la Révolution et elle aurait préféré continuer à faire partie du royaume des Pays-Bas.

Les craintes de guerre manifestées par la Belgique ne se réalisèrent point et la lutte demeura circonscrite. Le 10 novembre, le roi Léopold pouvait dire dans son discours du trône :

*Mes rapports avec les différentes puissances continuent à être satisfaisants. Les circonstances qui sont venues menacer de porter atteinte à l'harmonie existante entre les grands Etats de l'Europe me font plus vivement sentir le prix de cette bonne intelligence.*

*La position de la Belgique a été déterminée par les traités, et la neutralité perpétuelle lui a été solennellement assurée. Mon gouvernement n'a négligé aucune occasion de faire connaître l'importance qu'il attache à cette garantie. Partout, je le dis avec satisfaction, nous n'avons rencontré que des sentiments de bienveillance et de respect pour le principe inscrit dans notre droit public.*

*La neutralité, nous ne pouvons trop nous en convaincre, est la véritable base de notre politique; la maintenir sincère, loyale et forte doit être notre but constant (39).*

(29) T. I, 193, 3 nov. 1840.

(30) Crise d'Orient en 1840, n° 1852. Seymour à Palmerston, 31 juil. 1840.

(31) Idem. 11 août 1840.

(32) Crise d'Orient en 1840, n° 1852. Seymour à Palmerston, 25 août 1840.

(33) F. 10/80. Le Hon à Lebeau, 27 sept. 1840.

(34) 10/106. Le Hon à Lebeau, 15 oct. 1840.

(35) Crise d'Orient, n° 1852.

(36) Crise d'Orient en 1840, n° 1852. Seymour à Palmerston, 4 août 1840.

(37) Crise d'Orient en 1840, n° 1852. Seymour à Palmerston, 18 sept. 1840.

(38) Ibid., 22 sept. 1840.

(39) BANNING (Emile), *op cit.*, p. 69.

Ces paroles produisirent une impression favorable dans tous les Cabinets européens. Les hommes politiques y applaudirent hautement. « Vous aurez remarqué, écrivait Lebeau à Behr, dans le numéro du *Moniteur belge* du 29 novembre, un article emprunté à une de nos revues qui était, en quelque sorte, le commentaire des paroles royales; il en établissait bien nettement le sens et la portée. Et bien! les journaux les plus répandus de l'Europe, et ceux à qui leur position donne le plus d'autorité... n'ont pas hésité à le reproduire (40). »

La crise d'Orient eut de sérieux avantages pour notre pays.

(40) T. II, 2, Lebeau à Behr, 2 janv. 1841.

Notre neutralité en sortit renforcée. Les manifestations de vitalité et d'unité que la Belgique ne cessa de déployer nous attirèrent la confiance des puissances. Les tentatives de médiation de Léopold I<sup>er</sup> en faveur du maintien de la concorde entre les peuples concentrèrent sur lui l'attention du monde entier et ainsi le nom « Belge » fut mieux connu et plus répandu. Enfin, les dangers communs qui menacèrent la Hollande et la Belgique au cours de cette crise eurent entre autres résultats celui d'atténuer les ressentiments et de créer une atmosphère favorable à un rapprochement entre les deux Etats.

HENRI LAMBOTTE.

## Les idées et les faits

### Chronique des idées

#### COMMENT RÉALISER LA CORPORATION?

C'est avec la leçon de M. Joseph Zamanski, le distingué président de la Confédération française des Professions, bien connu chez nous dans le monde patronal, que la Semaine sociale d'Angers est entrée dans la voie des réalisations d'ordre immédiatement pratique.

Sous la pression de la logique des principes et à l'appel des faits, nous voulons la corporation, nous sommes à pied d'œuvre; comment la réaliser?

Il y a une méthode bien simple, mais brutale, c'est de charger l'Etat d'organiser la corporation, sur nouveaux frais, dans chaque profession, en faisant table rase des institutions sociales professionnelles existantes. C'est la méthode italienne, efficace sans doute, qui sait? la seule, peut-être, réellement efficace et, au dire de M. Paul Chanson, l'auteur d'un livre intitulé : *Les Droits des travailleurs et le corporatisme*, telle serait la méthode prônée par le Pape dans *Quadragesimo Anno*, sous de légères réserves. Exagération manifeste.

Hâtons-nous de le dire : telle n'est pas la méthode préconisée par M. Zamanski. Il lui paraît qu'on doit laisser évoluer la vie en aidant ses manifestations « dans le sens de nos orientations doctrinales ». Il respecte la liberté syndicale. Loin de faire abstraction des éléments existants, il les utilise et les met en œuvre.

Distinguant parmi eux les éléments d'organisation strictement professionnels et les interprofessionnels, il s'efforce, avec les premiers, de bâtir la cité corporative; il se sert des seconds pour construire la passerelle qui la reliera à l'Etat.

Il rencontre naturellement et de prime abord, dans la première catégorie, les *syndicats*, et il les corporatise — passez-moi ce barbarisme — il les intègre dans la corporation par cette élégante formule : « La synthèse qui résulte des contacts du syndicat patronal et du syndicat ouvrier dans une même profession donne un embryon qui peut se développer en véritable corporation », c'est-à-dire, ne l'oublions pas, en corps de droit public, intermédiaire entre les entreprises privées et l'Etat, chargé de la gérance du bien commun, de la réglementation de la production et des rapports entre employeurs et employés, pour le plus grand bien de la communauté.

Comment les syndicats paritaires se mueront-ils en corporation embryonnaire? C'est très simple : la *commission mixte* peut deve-

nir le *conseil corporatif*, et à mesure que le petit poisson deviendra grand, que celui-ci prendra de l'autorité économique, disciplinaire, juridictionnelle, à mesure aussi des services qu'il rendra en distribuant également la production, en nivelant les bénéfices, pour empêcher les gros gains d'une part et, d'autre part, les déficits, en apaisant les conflits et faisant la paix entre tous, à mesure qu'il s'affirmera une réelle puissance, autour de lui cristallisera tout le corps professionnel.

Ce qui se dépensera d'altruisme, d'oubli de soi, d'unique et ardente sollicitude pour le Bien commun dans ces syndicats fusionnant en corporation est inimaginable. C'est à qui se désintéressera de soi pour se soucier aujourd'hui du concurrent d'hier que l'on voulait écraser. Cela rappellera la primitive église de Jérusalem où l'on voyait les frères apporter leur avoir aux pieds des apôtres pour les charger de les distribuer charitablement. Tout de même, on vit alors des tricheurs, Ananias et Saphira, mais ils furent rapidement électrocutés par saint Pierre. Sous le futur régime corporatif point ne sera nécessaire de recourir à ce procédé.

Mais, me direz-vous, est-ce que dans ce conseil corporatif, presque omnipotent par la grâce de l'Etat, le capital-direction et la main-d'œuvre seront placés sur le même pied, également habilités à traiter souverainement toutes les questions relatives à la profession? Questions économiques, questions sociales, organisation de la production hérissée d'immenses difficultés, aussi bien que les conditions du travail plus faciles à débattre?

« Votre bon sens crie : Il y a lieu de créer des sections différentes et de les composer d'après les compétences, suivant la nature des questions. Ne croyez pas que le dualisme des fonctions contredise à l'unité de la fin poursuivie. Les départs se feront d'eux-mêmes, les incompetents s'inclineront devant les compétents, les accords ouvriers s'ajusteront d'eux-mêmes aux accords patronaux. Ce qui ne s'est presque jamais vu se verra.

Il y a d'autres organismes professionnels à envisager, il y a les ententes, les cartels, les consortiums, les comités formés de chefs d'entreprises à préoccupations purement économiques. Allez-vous les exclure de votre organisation corporative? Ce ne serait ni expédient, ni juste. Mais il y a des abus à craindre, il y a surtout le gros danger que tous ces trusteurs ou apprentis trusteurs ne s'entendent au préjudice des consommateurs, donc au dam du Bien commun. Qu'à cela ne tienne. Il y a dans l'arsenal des lois des armes juridiques pour les mettre à la raison et conjurer les abus.

Vous saisirez mieux l'art de réaliser la corporation quand vous aurez mesuré le champ d'action du conseil représentant la pro-

fession. Supposons — pure hypothèse, d'ailleurs — qu'il reste des récalcitrants, une minorité de... moins intelligents qui s'obstinent à ne pas comprendre. Point névralgique de la combinaison? Pas du tout, quand le corps professionnel aura pris assez d'embonpoint, quand il sera compact, il négligera ces mauvais vouloirs, comme Dante, il regardera et passera outre, ou bien, s'il daigne, il les forcera à se soumettre.

L'Etat, d'ailleurs, l'armera de toutes pièces.

\* \* \*

A ce moment de l'évolution, prévu par l'Etat, où le corps professionnel sera dûment organisé, le conseil corporatif se trouvera investi par lui de tous ses pouvoirs de façon à les exercer automatiquement. C'est à partir de ce moment que la corporation passera du droit privé au droit public. Est-ce à dire qu'elle deviendra institution de l'Etat par le fait même qu'elle est reconnue par lui, dotée par lui de toutes ses prérogatives et qu'elle opérera sous son contrôle? Non, d'après la doctrine commune de la Semaine. Mais alors le terme de *droit public* est-il tout à fait pertinent à définir le statut juridique de la corporation parvenue au dernier stade de son organisation? M. Zamanski apporte un correctif à cette appellation : la corporation passera du droit privé au droit *collectif* ou *social* qui ne coïncide pas adéquatement avec le *droit public*.

Il reconnaît lui-même d'ailleurs que ce terme est imprécis et qu'en réalité le droit corporatif n'a pas encore trouvé dans le vocabulaire juridique l'expression exactement ajustée à sa sphère.

Les éléments professionnels que nous avons énumérés plus haut et parmi lesquels les syndicats occupent la place principale entreront donc dans la structure de l'autorité corporative par voie d'évolution. Mais que deviendront, dans le système, les éléments *interprofessionnels* déjà existants? Seront-ils abolis? Sont-ils compatibles avec le régime nouveau? Comment les utiliser? M. Zamanski en fait l'organe *représentatif* des corporations, car, dit-il, ils incarnent des intérêts déjà plus généraux que ceux des corporations et peuvent contre-balancer heureusement « *les égoïsmes corporatifs* ».

Les corps publics déjà établis sont, en France et partiellement en Belgique, les *Chambres de commerce*, les *Chambres d'agriculture*, les *Chambres de métiers*. Elles représentent localement les professions ressortissant à ces trois catégories de la production et, comme elles, se réunissent par régions économiques, elles forment entre elles une sorte de *Parlement provincial*.

En outre, les présidents des Chambres locales se réunissent à leur tour périodiquement dans la capitale et M. Zamanski est tenté de voir dans ces réunions comme une préfiguration des Chambres nationales du commerce, de l'industrie, de l'agriculture, de l'artisanat.

Les Chambres de *commerce* ne représentent, à vrai dire, que les *employeurs*, mais elle sont complétées par le *Conseil supérieur du Travail*, où les employés sont officiellement représentés.

Au sommet de la pyramide existe en France le *Conseil national économique*, qui embrasse l'ensemble de la production.

En vue d'articuler ces éléments à la corporation et de leur conférer une autorité qui leur fait actuellement défaut, M. Zamanski propose, si j'ai bien compris, de les faire élire par la corporation, au lieu d'en laisser la nomination à l'Etat. Il propose encore de les associer au pouvoir législatif, en leur assignant la tâche d'étudier et même de rédiger les lois d'ordre économique ou social se rapportant à leur compétence particulière.

Et voilà de beaux projets pour demain, et ils se déroulent à l'aise comme papier de musique. Mais d'ici là, que faire? Il faut aider la corporation à naître. Comment?

De deux manières. Par l'action des professionnels qui ont

compris que l'heure a sonné d'agir. On a commencé d'ailleurs, il y a des ébauches timides, des essais de corporation, quelques ententes fragmentaires capables de déclencher le mouvement. Il y a surtout l'agriculture, qui, en France, par ses organes autorisés, se déclare prête à recevoir l'institution corporative.

Comment provoquer et favoriser ces initiatives privées? Par des mesures *législatives*, tout d'abord par des lois qui remanieront les organismes interprofessionnels représentatifs dans le sens indiqué plus haut, formation par voie de suffrages corporatifs, investiture d'une autorité réelle. Ensuite, on réclame le vote, sans trop tarder, d'une loi organisant la corporation, définissant les modalités du pouvoir réglementaire dévolu au conseil corporatif, dans chaque profession, déterminant les objets divers sur lesquels s'exercera ce pouvoir. La première loi favorisera l'enfantement de la corporation, la seconde lui donnera l'existence.

On estimera sans doute qu'il y a une part d'illusion dans cet optimisme simplificateur, mais la grosse affaire n'est pas tant l'institution de l'*autorité corporative* que la question des rapports de celle-ci avec l'*autorité politique*.

\* \* \*

Nous sommes parvenu au terme qui est le point critique, le problème crucial. C'est ici que s'affrontent les systèmes les plus radicaux, ceux qui vont du tout au rien.

Dans la leçon qui est, peut-être, la plus remarquable de tout le cycle semainier, M. Marcel Prelot, qui fut jadis à Lille et professe maintenant le droit à Strasbourg, a traité la question avec une habileté qui ne laisse rien à désirer... en théorie. La brève analyse de cette leçon me fournira la conclusion d'une étude trop longue, je le reconnais, et cependant insuffisante.

Il y a les tenants irréductibles du libéralisme économique, bien qu'à l'heure présente, il soit chargé de tous les péchés d'Israël. Ils prétendent revenir au tête-à-tête de l'individu et de l'Etat : c'est ce que M. Prelot appelle : *l'individualisme atomique*.

Il y a les partisans du système italien qui fait des corporations les organes de l'Etat : c'est *l'étatisme totalitaire*, ou le tout-à-l'Etat qui est tout.

Il y a les adversaires de l'étatisme qui dissolvent l'Etat dans une *Confédération économique* : c'est le *fédéralisme économique*.

Le premier supprime la corporation, le second la vicie, le troisième abolit l'Etat.

M. Prelot prône une solution adéquate qui vise à tout sauvegarder : la liberté, la spontanéité, l'originalité de la vie corporative, l'indépendance organique et fonctionnelle de la corporation mais, réciproquement, la structure générale de l'Etat et ses prérogatives inaliénables.

Très ingénieux système d'équilibre, savante horlogerie où tous les ressorts s'emboîtent à merveille.

D'une part la corporation indépendante dans sa sphère, à l'instar de la commune, avec le plein jeu de ses pouvoirs de réglementation, de décisions individuelles, de gestion, de juridiction — mais se mouvant sous la tutelle de l'Etat qui lui octroie sa charte, promulgue son statut, exerce ensuite un triple contrôle administratif, financier, juridictionnel.

D'autre part, l'Etat jouit dans sa sphère de la pleine indépendance inhérente à la souveraineté, mais sous condition, dans l'exercice de ses pouvoirs, du conseil des organes corporatifs qui seront aussi des organes *consultatifs*. Cette consultation — laquelle s'obligera l'Etat sera unifiée, légalement constituée, ancrée dans le mécanisme parlementaire et administratif.

Et qui sait? On peut prévoir un échange plus étroit de relations et de services entre la Cité professionnelle et la Cité politique. Il y a même des maîtres de la Semaine sociale qui rêvent d'un

*Sénel corporatif*, où la collaboration des deux puissances deviendrait l'amalgame.

Du jour où la Semaine est entrée dans la voie des réalisations, elle a passé dans la sphère des brillantes hypothèses, dans la région des mirages. C'est que derrière toutes ces savantes combinaisons il y a des hommes et tant valent-elles que valent les hommes. Pour que pouvoirs politiques et pouvoirs corporatifs s'ajustent harmonieusement et que cette machine compliquée roule toujours au plus grand bien de la Cité, il faut chez les uns et chez les autres cet esprit de *renoncement* dont l'illustre Charles Périn avait fait le pivot de l'Economie. Ce renoncement implique le sens de l'intérêt général, l'esprit de collaboration, la conscience. Hors de là, sans cette âme, la corporation n'est qu'une chimère.

J. SCHYRGENS.

**POUR LE CINÉMA D'AMATEUR**  
**VAN DOOREN**

Premier Spécialiste

est le Conseil le plus sûr

EN STOCK TOUTES LES NOUVEAUTÉS  
C'est la Maison de confiance.

Tél. 11,21,99 27, rue Lebeau, Bruxelles

Directement du Constructeur spécialiste

**Jean DAVIN**

TOUTES MENUISERIES

Rue Gén<sup>l</sup> Capiaumont, 94, Bruxelles

Téléphone : 48.26.29

Meubles pour Jardins, Parcs, Courts de tennis, Vérandas, etc.,

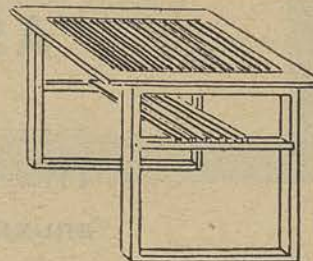
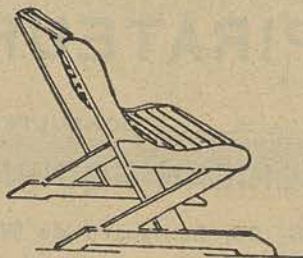
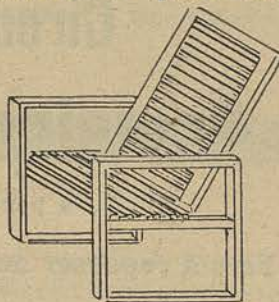
*Démontables pour hivernage*

Teintes en deux tons  
*au choix*

ainsi que les mesures

Cabines téléphoniques «APHONE»  
Système breveté «Davin Gilbert»

Portes «HALF TIME»  
à doubles battants automatiques



**DOOREN**

**JOAILLIER ET ORFÈVRE**  
**DE LL. M.M. LE ROI ET LA REINE**  
**25, AV. DE LA TOISON D'OR BRUXELLES**

Exposition de Bruxelles 1935  
Collectivité des JOAILLIERS  
et ORFÈVRES  
Pavillon de l'Élégance (Parure)  
2 Grands Prix



## Appareils électriques domestiques

# WESTINGHOUSE

de réputation mondiale

### Cireuse polisseuse « REGINA »

### Armoires frigorifiques

à partir de fr. **3,800**

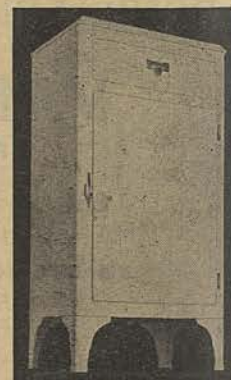
Cuisinières — Fers à repasser automatiques. — Réchauds, etc.

### ASPIRATEURS à partir de fr. **575**

CONSULTEZ-NOUS

**THE AMERICAN EQUIPMENT C<sup>o</sup>, S. A. BELGE**

BRUXELLES, 23, boulevard de Waterloo — Téléphone : 11,98,98



# SEMDA

LA VEDETTE DE L'EXPOSITION



### Francine Fr. 1.595

Superheterodyne alternatif :  
110, 130, 220 volts avec dispositif de protection  
Ebénisterie : Noyer poli au tampon  
Dimensions : 52x39x25 cm.

Un appareil de grande classe  
pour un prix extrêmement réduit

LE JOYAU DE L'EXPOSITION



### Type "Reterson"

Un appareil d'avant-garde

Autre chose et mieux  
qu'un appareil de Radio

Le Radio-phono  
enregistreur

### SEMDA

(breveté « Reterson »)

### Fr. 5.450

Invention sensationnelle

UNIQUE EN BELGIQUE

Allez l'entendre

Vous serez émerveillé

SEMDA, L'APPAREIL MUSICAL ■ SEMDA, L'APPAREIL MUSICAL ■ SEMDA, L'APPAREIL MUSICAL